

ARGENTINE

8 JANVIER – 8 FEVRIER 2003

XX

Départ le 8, retour le 8, nous sommes placés sous le signe du bonheur chinois, un bon présage j'espère.

Quoi de mieux pour commencer une nouvelle année que d'entreprendre un voyage ?

Rien !

Et quoi de mieux que de commencer ma cessation d'activité par un voyage en laissant les soucis aux autres ?

Rien !

Pourquoi cette fois l'**Argentine** ? Je ne saurais le dire avec précision. L'idée, latente depuis plusieurs années pour moi, a fait son chemin et d'un commun accord, sans discussion aucune avec les trois autres participants, nous avons choisi cette destination.

Pour ma part, un de mes fournisseurs, Pablo, un Vaudois, revenu sur la terre de ses ancêtres : la Suisse, après cent ans d'expatriation de sa famille en **Argentine**, m'a souvent parlé de « son pays » avec toute l'émotion de son cœur.

Nicolas Hulot avec son émission **Ushuaia**, plus la ligne de produits de soins qui a suivi l'émission et qui inonde les rayons de tous supermarchés, m'ont fait rechercher dans le dictionnaire où se trouvait cette ville dont je n'avais pas entendu parler auparavant.

Les chaînes satellites comme *Voyage* et *National Géographique* par tous leurs reportages, et les magnifiques photos qui les accompagnent, m'ont fait connaître cette terre de fin du monde. Les croisières en **Antarctique**, mises sur pieds ces dernières années, réservées aux clients fortunés, permettent au milieu des glaces, d'aller à la rencontre d'îlots où les animaux marins vivent en pleine liberté, où le soleil du lever au coucher, joue avec les cristaux de glace pour donner des tableaux d'une infinie beauté. Nous n'irons pas si loin, mais, **Ushuaia**, c'est déjà un peu de rêve.

L'**Argentine** a fait souvent parler d'elle, hélas, pas toujours en bien. Dans les années 1980, la junte militaire au pouvoir a fait la une par son autorité, ses arrestations qui ont fait disparaître plus de 30.000 personnes. En 1982, la revendication des îles **Falklands** à l'**Angleterre** a aussi fait couler beaucoup d'encre dans les journaux internationaux. Fin 2001, c'est le crash financier, la dévaluation du peso et les files interminables de la population devant les banques qui ont attiré notre attention.

Le film « Evita » avec *Madonna*, magistrale dans le rôle d'*Evita Peron*, m'a instruit sur la vie de celle-ci et m'a permis de comprendre pourquoi elle est devenue un mythe.

L'**Argentine**, c'est aussi cette épine dorsale que forment les Andes et qui sépare le pays de son voisin : le **Chili**. C'est aussi les grands espaces de la **Patagonie** au sud. J'ai vu, dans différentes émissions télévisées, les nouveaux résidents de cette région : *Jacques Lafitte*, *Florent Pagny* et *Benetton*, entre autres, la pampa au centre où paissent les immenses troupeaux, surveillés par les gauchos. Pour moi, avant tout, l'**Argentine**, c'est le pays du rouge et du noir, le pays du tango, cette danse sensuelle qui unit les corps d'un homme et d'une femme.

La tête pleine de ces images, je fais ma valise bien décidée à juger par moi-même et à faire mes propres photos de cet immense territoire : 2.766.890 km pour une population de seulement 35.000.000 d'habitants dont 13.000.000 dans la région de **Buenos Aires**.

Mercredi 8 janvier

Après avoir gelé par -10° sur le quai de la gare et avoir eu froid dans le TGV qui me conduit à Roissy, je me réjouis d'être, demain, enveloppée de chaleur dans les rues de **Buenos Aires**, point de départ d'un périple qui va nous faire découvrir les mille visages de ce gigantesque pays.

J'arrive la dernière à l'aéroport. Jacky, Renée et Jean-Yves, mes compagnons de voyage, sont déjà là. Il est temps de passer à l'enregistrement. 17h45, nous sommes à bord du A310-300 de la compagnie *Areolinas Argentinas*, décollage à 18h15 via *Madrid* par où nous transitons. Un en-cas nous est servi par des hôtesses plus blondes que brunes, vêtues d'un ensemble chemisier ciel et jupe marine, comme le manteau qui, lui, a en plus, des rubans ciel cousus verticalement. Les chaussures comme le sac sont aussi marine et ciel. Très chic ! 20h30, nous sommes à Madrid, re-décollage à 22h50, nous avons le temps de jouer au scrabble.

Boeing 747 pour notre traversée de l'Atlantique, stewards bronzés avec barbiche grisonnante pour le plus âgé comme pour le plus jeune, le style argentin ? Notre hôtesse est en robe marine, très, très courte ! Poulet pour le repas accompagné de vin rouge espagnol. Nous survolons le Portugal, laissons les Canaries sur notre gauche et... à nous l'Atlantique avant d'arriver par la porte « *Guyanne* » au-dessus de l'Amérique que nous descendons le long de la côte est.

Après 10.000kms et 11heures de vol, nous arrivons à 11h30 locale (soit 7h30 chez nous) sur l'aéroport d'*Ezeiza* à **Buenos Aires**.

Jeudi 9 janvier

Notre chauffeur est là pancarte à la main

Nous quittons l'aéroport par l'autoroute. De chaque côté de grands parcs et du gazon bien tondu, puis les terrains vagues et, comme dans toutes les grandes banlieues des taudis faits de briques et de planches dont la ville semble décidée à se débarrasser en faisant place nette et en les remplaçant par des immeubles sortes de legos tout en hauteur, posés les uns près des autres.

A l'approche de la ville la circulation s'intensifie.

A 36 km de l'aéroport, nous sommes dans le centre, à l'hôtel « *Hispano* », sur *l'avenue de Mayo*. Hôtel simple, coquet, patio agréable au 1^{er} étage, ouvert sur un couloir mezzanine, qui donne accès à d'autres chambres, Le tout est surmonté d'une verrière.

Pas de temps à perdre, à nous la ville !

Les trottoirs sont larges, et les principales rues sont bordées de grands arbres. L'avenue du *9 juillet* dans laquelle débouche *l'avenue de Mayo*, est tout particulièrement soignée. C'est la principale artère de la ville, la plus large, 140m, du monde, pensent les Argentins. Son terre-plein fait office de mini parc de repos. Des jacarandas, des borachos, des tipas donnent de l'ombre et quelques bancs permettent de s'asseoir. Comme au **Pérou**, les magasins sont de grands espaces ouverts en façade et la marchandise est simplement posée sur des rayonnages. Ici, la décoration, cette recherche de présentation que nous voulons, en **Suisse** comme en **France**, la plus réussie pour mettre le produit en valeur afin d'attirer le client, n'existe pas. Dans ce pays où le peso, il y a un peu plus d'un an à perdu le 1/3 de sa valeur, l'achat est plus de besoin que de coup de cœur. Devant un commerce important, à l'image des grands magasins parisiens des vendeuses ont installé sur des tables, des produits promotionnels sans doute : une, des chaussures, l'autre, des sacs et des ceintures, la troisième est une représentante de la croix rouge. Le plus souvent le vendeur à la sauvette a posé son assortiment directement sur une toile à même le trottoir.

A l'office du tourisme, une charmante jeune femme nous donne toutes les informations utiles pour que nous profitons, au maximum de la ville et même du pays.

Il est midi, le petit déjeuner servi dans l'avion est loin, nos estomacs réclament. Nous avisons le « *los Remolinos* ». Nous ne sommes pas encore familiarisés aux noms typiques des mets, ni, tout simplement à l'espagnol. Un peu perdu à la lecture de la carte, nous pensons que le menu sera bien : 4 menus. Nous avons eu les yeux plus grands que le ventre et après un petit empanada (chausson à la viande) de bienvenue + un gros pour l'entrée, nous avons déjà le ventre plein et quand arrive pour Renée et Jacky deux énormes

bife de chorizo (tranche de bœuf) ils ne peuvent en manger qu'un. Jean-Yves, n'arrive pas au bout de sa tranche milanaise. Il n'y a que moi qui fais face à mon morceau de poulet. En dessert, flan ou cake. Jacky ayant signalé une erreur d'addition en défaveur du serveur, nous nous voyons servir un digestif, très glacé au goût de citron qui va aider notre estomac à tout digérer. Il en aura besoin.

Avec un peu de retard ce qui la rend furieuse, il est 14h15, notre guide pour le tour de ville arrive. Elle s'appelle Janine – bienvenue au club- elle est très élégante, blonde, (env. 70ans ?), sa silhouette est élancée, son visage légèrement maquillé lui donne une mine superbe, elle est vêtue tout de blanc : pantalon, chemisier, chapeau, seule la ceinture en tissage indien est rouge comme ses sandales. Ses manières sont très chics. Elle est drôle et sympathique. Le chauffeur n'est pas mal non plus et il a des gestes de gentleman qui ne sont pas faits pour me déplaire, pas plus qu'à Renée.

La place de mai : nous sommes jeudi et les « folles », nom donné à ces femmes qui viennent pleurer un disparu du temps des militaires et demander des comptes aux classes politiques ne sont pas là, quelques personnes distribuent des leaflet de propagande.

La casa rosada : demeure du président argentin. La couleur extérieure a été donnée par le président Sarmiento qui, mélangeant les couleurs des deux partis politiques, le rouge et le blanc avait obtenu la couleur rose. Il n'y a que la façade qui est peinte de cette couleur. Dans le film qui retrace la vie *d'Evita Peron*, *Madonna* chante du balcon, face à la place de mai.

La cathédrale : Très sobre, douze colonnes corinthiennes décorent sa façade, les mosaïques au sol donne de l'intérêt au bâtiment. Dans une chapelle la tombe de *San Martin* « le libérateur » mort en **France**, à *Boulogne sur mer*.

La Boca : Quartier du port où les maisons construites en tôle étaient peintes avec les restes de peinture des bateaux. L'une des rues est restée telle quelle. C'est aussi le quartier du tango. Un couple se produit au rythme d'un accordéoniste, tandis qu'en face un corps peint et vêtu de blanc joue les statues devant les badauds admiratifs.

Le long du port : De splendides maisons ou immeubles, réservés à une population aisée, ont remplacé des bâtiments portuaires devenus inutiles.

Notre-Dame d'El-Pilar : Eglise est accolée au couvent des saint Franciscains et du cimetière de *Recoleta*. Sa façade est blanche et son autel est recouvert d'argent.

Cimetière de Recoleta : surtout visité pour la tombe *d'Evita Peron*, *Melle Duarte*. Cette tombe est devenue un monument qui attire beaucoup de visiteurs dans ce cimetière. Ici, tous les tombeaux ou presque, méritent un regard tant ils sont richement construits et décorés.

Une bise à notre charmante guide et détente quelques minutes à l'hôtel avant d'aller manger, un minimum. Ce soir, nous avons une attaque de paupières et nous n'attendrons pas 22h, comme il est de coutume ici, pour dîner.

Le patron du « Miguelez Juan » ne demande pas mieux que de nous servir même s'il n'est que 20h. L'établissement est sobre avec des nappes écossaises sur les tables et deux postes de télévision en fonction pour être sûr que tous les clients en profitent. Pour le moment, nous sommes les seuls. Pain et beurre en bienvenue. Spaghettis pour Jean-Yves, quiche « lorraine » pour Renée et Jacky et gratin de calabaza (potimarron) pour moi. Le tout, arrosé d'un vin argentin, ne nous coûtera que 21 pesos.

Vendredi 10 janvier

Nous retrouvons notre galant chauffeur d'hier pour nous conduire à l'aéroport national.

Nous survolons le delta du *rio de la Plata* et **Buenos Aires**, gigantesque forêt d'immeubles, puis des mosaïques de terre labourée, suivies d'immenses terres couvertes d'une herbe rase uniformément beige, sans habitation. Nous survolons ensuite la **Péninsule de Valdès** que la mer bleu marine frange d'un liseré turquoise. Nous distinguons, très nettement, les salines.

Je sors la première de l'aéroport de *Trelew* et comme derrière une glace sans teint, lorsqu'il s'agit de découvrir un coupable, je scrute tous les porteurs de pancartes alignés au fond de la salle. Lequel sera le nôtre ?

C'est le plus mignon. Pas très grand, brun, assez joli garçon.

« Je m'appelle Luis »,

« Je suis Jeanine »

Il se retourne pour me présenter un grand gaillard chauve, légèrement en retrait « voici Raul, notre chauffeur ».

C'est magique, nous avons les deux : un chauffeur et, un guide qui parle un excellent français. Quelle chance !

Situé près du centre ville de **Puerto Madryn**, l'hôtel « Fantilli » est très correct et offre tout le confort à des touristes qui passent plus de temps dehors que dedans.

Promenade en ville le long de larges avenues très calmes. La vie se passe surtout dans les deux rues qui bordent la plage. C'est sur l'une d'elle que nous mangeons au « La casona del Golfo » buffet libre, appelé ici, tendor libre, pour 14 pesos : buffet de salades, viande grillée et dessert, le tout à volonté.

Environ 7 CHF (30 FF), rien à dire. Tout est bon et nous, délicieusement bien.

Promenade au bord des vagues pour *Jacky* et moi. *Renée et Jean-yves* choisissent de rester là.

Je reviens seule par le même chemin, *Jacky* préfère marcher sur le trottoir.

L'extrémité de la plage grouille de monde. La radio diffuse des annonces et de la musique à tue-tête. Les cabines de toile sont alignées pour protéger les nudités des regards indiscrets et pour protéger du vent également. Les petits barbotent, les adolescents font des concours de canoë, les jeunes filles montrent un maximum de bronzage aux garçons ravis. Une plage à la mode en somme.

Nous mangeons au « Antigua Patagonia » Curieux endroit en briques. Les murs très hauts, servent à accrocher toutes sortes d'objets anciens. Belle et charmante serveuse. Nous accompagnons notre repas d'un vin rouge St Félicien, très bon même si nous le trouvons servi un peu chaud.

Mauvaise surprise au retour : l'eau est coupée.

Samedi 11 janvier

8h, Luis et Raul sont fidèles au poste, en route pour découvrir toutes les richesses de la *péninsule de Valdès*.

Les Estancias, ici, font jusqu'à 80/100.000 hectares. L'estancia « La Adela » comptent à elle seule 60.000 têtes de bétail.

C'est le royaume du mouton.

A l'entrée du parc un petit musée nous montre le squelette d'une baleine, c'est tout ce que nous verrons de ce cétacé qui a quitté la côte depuis mi-décembre. Des fossiles et des minéraux sont également exposés. Du haut du mirador, nous pouvons apercevoir l'île aux oiseaux, pratiquement désertée nous indique *Luis*.

Puerto Pyramide est un village blotti au pied d'une colline. La plage y est belle et le village tranquille. Il doit faire bon venir se reposer ici.

Les lions de mer ont élu domicile à la *pointe pyramide*. Tout le monde vit en famille. Les petits se déplacent tant bien que mal. Il en est un qui, après un bain de mer, peine à remonter sur la roche, le mâle, présent, le laisse faire. Est-ce de l'indifférence ou de l'éducation ? La peau noire, des mâles et des petits, dont certains n'ont que quelques jours, luit sous le soleil et la crinière de poils donne de l'élégance aux adultes. Quelques femelles, à la parure noisette, font des mamours à « leur mâle » qui grogne pour se défendre de leur ardeur ou pour manifester son plaisir ? Hélas, je n'ai pas appris le langage « lion de mer ». Chacun sait aussi défendre son harem des autres concurrents trop entreprenants.

Le *canal de Valdes* est formé par une bande de terre, un appendice qui longe la côte.

Nous prenons notre repas de midi à l'estancia « La Elvira ». C'est un self.

Nous avons un temps magnifique, à peine une légère brise. La vue, très dégagée, nous permet d'apercevoir les falaises qui ferment le golfe de *San José* dont l'ouverture est de 16km. La mer est irisée verte et marine. C'est superbe.

Nous sommes en plein été, la végétation est cuite par le soleil et les fleurs sont rares. Dans les pâturages, des moutons dont la laine repousse après la tonte et des guanacos élégants qui n'hésitent pas à se mélanger à ceux-ci. Les vaches, en minorité, restent à l'écart.

Punta Delgada, montée au phare installé par les Français, il fonctionne depuis 1904. Depuis là-haut, le regard se perd dans l'immensité de la steppe et de la mer.

Il faut encore descendre 175 marches pour arriver sur la plage et approcher les éléphants de mer. Ils traînent leur grosse masse beige, noire ou blanche, avec un air d'épuisement total. Ils avancent en se poussant avec leurs nageoires et en rampant sur le ventre. A cette saison, ce sont des jeunes, nés en novembre. Leur trompe est courte et leur cri moins roque que celui des adultes. En ce moment ils muent et les lambeaux de peau jonchent le sable.

Détour par les salines : La petite, 25km² et la grande, 35km² et d'une profondeur de 45m en dessous du niveau de la mer.

Sur terre aussi nous avons eu le plaisir de voir de nouveaux animaux (pour nous). Des perdrix huppées qui se déplacent en groupe. Des maras, lièvres hauts sur pattes, sans queue. Leur pelage beige est bordé vers l'arrière, d'un rang de poils plus foncés, terminé par un rang de poils blancs, ce qui donne l'impression qu'ils ont revêtu un manteau qui leur couvre le dos et l'arrière train. Ces maras vivent en couple et si l'un meure, l'autre reste seul. Nous avons également vu quelques nandus, petites autruches qui, comme leur grandes sœurs, ne pensent qu'à courir (surtout quand une touriste veut les photographier).

Nous revenons dans **Puerto Madryn** par le quartier *El Golfo*. Luis est fier, à juste titre, de nous montrer ce quartier de belles villas. Nous avons d'ailleurs trouvé qu'en ville de **Puerto Madryn**, de nombreuses maisons sont coquettement aménagées avec de jolis jardinets. L'entretien des trottoirs, devant les propriétés, incombe certainement aux propriétaires, ils sont assortis aux allées des propriétés.

Envoi d'e-mail à Lionel et Patricia. Repas chez « Estella » une adresse relevée dans le Routard. La cassolette de fruits de mer, que nous avons choisi Renée et moi, est très moyenne et Jean-Yves, pourtant gourmand, n'est pas emballé par sa glace maison. Pour arroser le tout nous buvons un vin de la province de *Mendoza* : le Santa Isabel, bon pour les maladies cardio-vasculaires comme il est indiqué sur l'étiquette collée au dos de la bouteille. Résultat du 19^{ème} congrès de médecine **d'Argentine**.

Achat d'eau à la boutique ouverte 24h/24h.

Dimanche 12

Nos accompagnateurs sont ponctuels. Ils n'ont pas oublié la glacière. Hier soir « nos hommes » ont fait les courses pour le pique-nique. La station service a des glaçons pour tenir le tout au frais. Il fait un temps splendide. La journée s'annonce sous les meilleurs auspices.

Route de nouveau jusqu'à **Trelew** et piste jusqu'à **Punta Tombo**.

Dans la steppe des troupeaux de guanacos s'éloignent au bruit de la voiture et se retournent pour nous regarder lorsqu'ils sont à distance respectable.

Nous entrons dans la réserve. Un paillason de guano blanc devant un trou dans la terre, nous indique un nid de manchots. Nous commençons à apercevoir quelques têtes qui sortent et quelques adultes qui déambulent. A ma grande surprise, ils sont très loin de la côte. Il y en a partout sur la dune de terre. Ils s'en vont jusqu'à la mer pour le bain collectif. Ils avancent en groupes ou seuls. Jettent un coup d'œil à ceux qu'ils croisent, échangent un cri et continuent leur trajet. Ils sont des centaines, c'est impressionnant. Le petit ou plus souvent les petits, restés au nid, ouvrent le bec pour réclamer leur nourriture. Tous n'arrivent pas à émettre un cri, un tout petit cri. L'un des adultes reste en général avec les deux petits. Ceux-ci sont dodus et recouverts d'un duvet gris perle qu'ils commencent, pour certains, à perdre. Les adultes avancent vite, se dandinent légèrement. Nous ne semblons pas les déranger. Ils ont leur chemin, nous le nôtre. Il ne faut toutefois pas essayer de s'en approcher, encore moins de les caresser, ils pourraient pincer très fort. Le doigt bandé dessiné sur les panneaux est suffisamment explicite pour être compris par tous les visiteurs.

Le rituel des naissances est toujours le même. C'est le mâle qui construit le nid et la femelle choisit plus le nid que le géniteur. Pourtant lorsqu'elle a trouvé le nid « à son pied », le mâle lui fait la cour. L'accouplement a lieu. Les deux œufs pondus sont couvés entre 40-42 jours. Les parents vont pêcher à tour de rôle pour nourrir les deux petits. Ils mâchent le poisson, ils le régurgitent et les bébés picorent dans le bec de leurs parents.

Nous nous amusons beaucoup de leur marche balancée et de leurs mimiques. Ils sont très drôles.

Retour sur **Trelew** où Raul nous offre un verre chez lui. Il a un très bel appartement. J'ai cru comprendre qu'il en avait fait les plans. C'est très réussi. Grand séjour avec cheminée, salle à manger, grande cuisine, espace chambre des trois filles et de l'autre côté chambre des parents avec belle salle de bain attenante.

C'est la région des indiens *Tehuelches*, nom qui veut dire pierre aiguisée. Comme *Chubut* signifie méandres, nom de la rivière, de la vallée et de la province. Le nom de *Trelew* a pour signification *peuple de Lewis* du nom du premier *Gallois* qui s'est installé dans la région en 1865. Nous allons justement visiter le village *Gallois* de *Gaiman*. La rivière *Chubut* traverse le village et nous enjambons celle-ci en marchant sur un pont de bois suspendu. La première maison galloise en pierre est toujours là. Le tunnel de la voie ferrée aussi, 150m en courbe et des niches dans les murs, qui permettaient aux piétons de se mettre à l'abri au passage de la rame. Ce tunnel est encore utilisé aujourd'hui par les piétons du village. Bonjour la peur, il y fait nuit noire.

Il faut absolument boire le « Té » chez « Ty Nain » ce que nous ne manquons pas de faire. Le Ty nous rappelle les origines celtiques communes aux *Gallois* et aux *Bretons*. L'hôtesse vient nous ouvrir, suite à notre coup de sonnette. Le charme désuet de ce salon de Té nous fait craquer. Tout est à l'ancienne. Sur les tables des nappes en dentelle blanche. Au sol, sur les cheminées, sur des étagères, sur les murs, tout un tas de vieilles choses sont exposées. Des trésors : des falots de trains, des lampes à pétrole, des bolas de gauchos, des armes, des instruments de musique, de la vaisselle, des moulins à café et sur une table un gramophone ce qui nous remet en mémoire les premiers cours d'anglais de Jean-Yves « the gramophone is on the table ».

Pour nous six, une femme à l'air de mamie gâteau, nous apporte deux grandes théières en manteau rose, pour que le thé ne refroidisse pas, ainsi que deux grands plateaux de pâtisseries assorties. C'est hyper appétissant.

Après notre somptueux goûter, repas diététique au « Caccaros » : soupe de légumes, de mejelones (moules) et filet de poisson pour moi, du merluza sauce citron.

Lundi 13

La pancarte de l'hôtel indique petit déjeuner à 7h. Parfait. Difficile à obtenir avec un personnel qui n'arrive qu'entre 7h et 7h15. Cela ne nous empêche pas d'apprécier ce petit déjeuner délicieux : jus d'orange, café, pain, beurre, confiture, dulce de leche (confiture de lait), trois sortes de gâteaux, et des pommes.

Pour la quatrième fois, nous empruntons la route de *Trelew*. Le long de la route (nous en verrons tout au long du voyage) des oratoires dédiés au gaucho *Gil*.

La légende du Gaucho Gil – relevé dans le livre de Mempo Giardelli « fin de roman en Patagonie »

Le GAUCHO GIL (le diminutif affectueux souligne sa célébrité) est aujourd'hui, sans aucun doute, la figure emblématique de l'imaginaire religieux contemporain des Argentins. Avec DIFUNTO CORREA, Ceferino Namuncura, la Madre Maria et peut-être quelque autre « saint » profane local, ce héros païen est le phénomène le plus important de la culture populaire et le paradigme de la pensée magique qui s'est propagée de manière irrésistible dans l'Argentine de la fin du 19^{ème} siècle.

La légende proclame que. Dans la seconde moitié du 19^{ème} siècle, vers 1850, un brave et pacifique gaucho, Antonio Mamerto Gil Nunez, fut victime d'une injustice flagrante qui lui coûta la vie. A la suite d'une dénonciation erronée, il fut arrêté par la police pour être jugé à Goya, une ville située

à plusieurs lieues en direction de l'ouest. Comme c'était courant à l'époque, les policiers tuaient les prisonniers avant leur jugement sous prétexte d'une tentative de fuite. Le sergent commandant le détachement ligota Antonio Gil pour l'égorger. Celui-ci accepta son sort avec le plus grand calme, non seulement il n'opposa aucune résistance mais, avant de mourir, il dit à son assassin qu'il lui pardonnait et l'avertit même qu'à son retour chez lui, il trouverait son fils gravement malade. L'enfant guérirait, assura-t-il, s'il avait une pensée pour lui et pria pour son âme. Le sergent ne le crût pas, bien entendu et le pendit à un mimosa, un arbre très rependu dans la région. Il renvoya ensuite le détachement après que tous aient juré le silence et rentra chez lui.

A son arrivée, il trouva son fils à l'article de la mort. Il se rappela alors Gil et, désespéré, pria pour lui toute la nuit, suppliant cette âme en peine de sauver son enfant. Et l'enfant guérit. Dès le lendemain il retrouva rapidement la santé.

Pendant ce temps, son père, le sergent repent, coupai un mimosa et en faisait une croix pour la planter ensuite sur les lieux de l'exécution. C'est là, près de Mercedes, que cette croix est maintenant vénérée et une impressionnante industrie populaire s'est développée, mêlant le paganisme, le kitch et la pauvreté à l'opportunisme car, aujourd'hui, selon la croyance, tout voyageur qui ne prendrait pas le temps de s'arrêter un instant pour saluer le Gaicho Gil n'aura ni faveur, ni protection sur le reste du chemin.

L'une des caractéristiques de ce soi-disant héros miraculeux est la couleur rouge : Les statuettes du gaicho le montrent enveloppé dans un poncho, la tête coiffée d'un serre-tête, tous deux de cette couleur. On le représente aussi souvent avec une lance surmontée d'un étendard rouge.

Dans le « sanctuaire » s'est développé un formidable marketing où domine cette couleur : on vend des serre-têtes, des ponchos, des fanions, des mouchoirs, des bracelets et tout un tas d'objets rouges.

Après **Trelew**, nous continuons sur la route N° 3 et nous abordons le plateau, d'une altitude de 80m, qui longe la côte. Plus nous avançons, plus la hauteur des arbres diminue, un vent coléreux rabat les plus audacieux. Déjà les herbes sèches dorées, se mêlent à ceux-ci. Sur les côtés de la route, un tapis, de fleurs jaunes, entremêlé de plaques de fleurs blanches, parfois roses.

Nous retrouvons les manchots de *Magellan* à **Cabo dos Bahias**. Les otaries elles, sont parties vers d'autres eaux. Nous avons, par contre, la chance de voir des troupeaux de guanacos avec leurs petits, certains têtent. Quelques nandus qui, comme toujours, courent. Un tatou cherche à se mettre à l'abri dans un bosquet. Il a une tête fine, une carapace gris-beige frangée de poils qui dépassent de dessous et des pattes qui le font ressembler, un peu, à une tortue, mais il court beaucoup plus vite.

Le temps est couvert. Il souffle un vent violent qui nous bouscule. Malgré tout, il fait chaud et nous pouvons pique-niquer abrités par la station d'essence de *Camaronas*, près du port où s'est échoué le bateau qui ramenait le corps de *San Martin* « le libérateur », de *Boulogne sur Mer*. L'épave a été trouvée par des plongeurs. Elle est exposée à **Puerto Madryn**.

Comodoro Rivadavia, la ville du pétrole. C'est en creusant pour trouver de l'eau, que les puisatiers ont mis à jour des nappes. C'était le 13 décembre 1907. L'exploitation a commencé le 12 juin 1912 et la première raffinerie a été opérationnelle 11ans après soit le 12 juin 1923. Le pétrole est extrait par des machines appelées cigognes car elles ressemblent à un long cou qui se plie avec grâce jusqu'au sol et remonte. Toute la région n'est qu'un immense parc de cigognes. L'**Argentine** a une production de pétrole qui suffit à ses besoins.

C'est ici, à **Comodoro**, que *St Exupéry* a posé son avion après avoir réussi la traversée de l'**Atlantique**.

A la sortie de la ville, un peu après le Km1840, *Raul* effectue un virage à 45°, direction *Sarmiento*. Il est 18h15 et il nous reste encore 140km à parcourir.

Nous roulons dans une dépression du plateau, nous sommes à 4/500m d'altitude, le sol est dénudé, plat, blanc, lunaire.

Sarmiento a été fondée en 1897 par des Bauers, des Allemands et des lithuaniens qui ont chassé les Indiens.

L'hôtel « Los Lagos » de *Sarmiento* arrive en bout de course. Une lointaine inondation a laissé des marques, quant à l'électricité, les normes... ça sert à quoi ? La literie est propre, l'endroit est calme et je crois que nous allons dormir d'un sommeil de bienheureux. La patronne, vieille anglaise précieuse, est charmante. Le repas est servi par une jeune fille. Au menu, de la truite, spécialité de la région. Elle est délicieuse. Notre serveuse a paniqué lorsque nous lui avons demandé s'il y avait du vin.... « Je vais demander » et « on est allé voir s'il en reste »... et elle est revenue avec un pichet !

Avant le repas, j'ai trouvé, dans cette ville éloignée de tout, un « locutorio » avec des systèmes informatiques de pointe. Récupérer mes e-mail et en envoyer a été un jeu d'enfant.

Mardi 14 janvier

7h45, en route. Le vent souffle toujours aussi fort qu'hier et ce matin, il est froid.

45mm pour arriver à la forêt pétrifiée. Nous sommes les premiers, le guide, un ami de Luis, n'est pas encore là. Le gardien qui habite sur place peut nous ouvrir.

Nous avons l'impression d'arriver après un ouragan. Le paysage, désolé, est jonché de troncs. De très près, abstraction faite du paysage, c'est une scierie avec ses copeaux, ses troncs qui se chevauchent, ses éclats de bois qui traînent au sol. Cette sensation au toucher, de pierre froide, alors que l'œil voit du bois, est surprenante. Le lieu aussi. Le plateau, composé de plusieurs strates, nous offre tout une palette de couleurs : gris, vert, rouge. Tout est irréal.

Un peu partout, des massifs de *franquénia patagonia*, rose et des *chuiriraja* auréa jaune, qui se détachent sur le sol rouge et sur les troncs qu'ils recouvrent parfois.

Un peu avant de revenir sur la route nationale, nous retrouvons le ruisseau, l'herbe, les roseaux, les peupliers (les *alamos*).

Sur les bas-côtés de la route, sur 2-3 mètres de large, des parterres de fleurs : blanches, bleues, jaunes, seules ou en mélange. Au fond, des falaises blanches bordent la plaine.

Quelques flamands se baignent dans le *lac Muster*. Alimenté par le *rio Senguer*, c'est un très grand lac.

Nous achetons le repas de midi à **Rio Mayo** et nous le dégustons, à l'abri du mistral patagonien, sur la future terrasse d'une maison en construction.

La route 40 que nous empruntons maintenant est une piste. A perte de vue, des boules de fleurs jaunes (*chuiriraja-auréa*), comme ces pots d'asters que l'on pose sur les tombes à la Toussaint, entremêlées de mêmes boules sèches et grises, des herbes blondes se balancent, le tout sous un ciel bleu, c'est magnifique.

Un peu après le *rio Felix*, nous entrons dans la petite ville de **Perito Moreno**, après avoir subi le contrôle au poste de police situé à l'entrée. Nous faisons la traversée de cette ville de 3000 habitants. Ville nouvelle, construite à angles droits. Elle montre un certain dynamisme avec quelques commerces d'articles divers et un nouveau lotissement qui compte une bonne dizaine de maisons. Un petit étang, appelé ici lagune, rempli de joncs et de mousse, fait le bonheur des canards.

Le paysage change sans cesse. Les contreforts du plateau, s'écartent, rapetissent, découvrant une immense pampa, plate, recouverte d'une herbe courte, argentée sous le vent et parsemée d'herbe « châton » mauve. La route, comme un long ruban, traverse cette étendue, s'enfonçant dans un ciel bleu parsemé de minis cumulus.

Le *rio Eckert* a formé un ruban de verdure. Au bord de l'eau, maman outarde promène ses petits.

Une oasis, quelques toits de tôles peintes de couleurs vives, c'est **Bajo Caracoles**. *Luis et Raul* y viennent pour la première fois. Nous avons droit à un city tour gratuit avant qu'ils ne repèrent l'auberge.

Je vois *Luis* en grande discussion avec le tenancier et, je comprends qu'il y a un problème.

Nos chambres n'ont pas été réservées, malgré l'annotation dans le livre. Les dernières ont été données à des allemands il y a moins d'une heure.

Ne nous affolons pas, à tout problème, une solution.

Un jeune homme part, sur son vélo, en direction du village pendant que nous nous asseyons en rond (comme le veut la coutume) pour partager le maté.

Le Yerba maté est une tradition argentine. Il s'agit d'un arbuste qui ressemble à du houx. Les feuilles déposées dans une tasse, qui peut être en bois, en cuir, en fer, en faïence etc... sont recouvertes d'eau

chaude et les buveurs aspirent le liquide à travers une cuillère filtre appelée bombilla. La tasse est remplie pour chaque nouveau buveur et elle passe ainsi de mains en mains. Le goût amer peut parfois être changé par l'apport de sucre, d'orange, de citron etc... Lorsque le maté n'a plus de goût les feuilles sont renouvelées.

Contre le mur sont exposées plusieurs selles de gauchos. Raul, connaisseur, nous donne toutes les explications concernant les différents usages de ces selles. A côté sont pendus des bolas. Ce sont deux boules de pierres, suspendues à une corde. Ils servent aux gauchos pour saisir les animaux en enroulant ces bolas autour de leurs jambes.

Enfin, les dernières nouvelles : 2 lits ici, 3 lits là, 4 lits.... Nous choisissons une chambre avec quatre lits pour nous. Au repas du soir, nous apprenons que *Raul et Luis* sont logés au dispensaire, seul endroit dans le village où il restait des couchages ! Avec Renée, nous leur indiquons le programme : 2h=prise de tension, 5h=thermomètre, 6h=lever ou piqûre. L'infirmière est-elle jolie ? C'est un infirmier nous répond Luis, une pointe de déception dans la voix.

Mercredi 15 janvier

Lever 7h. Il fait déjà un grand soleil. Toute la nuit le vent nous a bercés de sa complainte. Tout au loin, au bout de l'horizon, les cimes des *Andes* ne sont qu'un zigzag blanc.

Courses pour le repas de midi directement à l'hôtel qui fait aussi café, restaurant, épicerie, station service etc... enfin tout. C'est le relais commercial de ce coin perdu.

Petit retour en arrière pour la *Cuevas de los Manos*.

Les troupeaux de guanacos s'en vont sous la direction de leur chef le relincho.

Les mâles nandus promènent leur progéniture, entre 15 et 20 petits.

Un lièvre européen s'enfuit au bruit du minibus.

Le paysage est tourmenté, crevassé, effondré. Le fleuve *Pinturas* serpente dans son lit de verdure sous le regard protecteur des falaises au cœur desquelles, les premiers habitants sont venus se réfugier. Ils ont laissé sur la roche, les témoignages de leur vie. Ici, des dessins en négatif de mains, partout. Pourquoi ces mains ? Parmi ces mains, des dessins de guanacos, de bergers, de lézards et de scorpions.

Raul nous fait goûter les petites prunelles noires d'un arbuste qui s'appelle calafate. C'est le fruit roi de cette région.

229kms nous séparent de **Gobernador Gregores** où nous dormirons ce soir.

Toujours semblable et toujours différente s'étale la pampa dominée sur notre droite par les sommets enneigés des *Andes*.

Notre premier programme nous indiquait pour la nuit dernière, l'hôtel « Las Horquetas », le plus sommaire nous avait indiqué *Philippe Melul*. *Luis* est chargé par son employeur de vérifier ce qui s'y passe, ses courriers étant restés vains. Et pour cause. Cet hôtel est abandonné depuis six mois. Un lapin en peluche pend tristement sur un mur attendant les câlins d'un enfant, qui ne viendra plus. Des sommiers brinquebalants dans les chambres, une chaise haute en bambou, un frigo rouillé et un calendrier de 2002 sont les dernières reliques de cet établissement « sommaire », perdu au milieu de rien.

C'est encore dans le livre de Giardinelli que j'ai pu lire que ce lapin en peluche, comme la chaise haute, avait certainement appartenu au bébé de Sandra et Alberto, les ex-propriétaires de cette auberge. Le comptoir en bois est toujours dans la salle et nous servira de table pour notre repas. Le livre est sorti en avril 2003, après mon retour et Mempo Giardinelli y raconte son voyage en Patagonie fait en 2000. Depuis combien de temps ont-ils abandonné cette auberge perdue au milieu de nulle part ? Avec toutes les difficultés d'approvisionnement que cela représente ?

Il fait un vent impétueux qui nous oblige à nous réfugier à l'intérieur, en compagnie de deux couples argentins, pour manger. Nous faisons connaissance. Des échanges s'en suivent: toasts, gâteaux, boissons. Un groupe de péons, avec des enfants, nous rend visite.

Ils ont cru que l'endroit avait repris du service.

Nous passons un moment très agréable, gai et convivial. Dans cet endroit « mort », les murs, pendant quelques instants ont retrouvé la vie.

Nous nous éloignons de la cordillère des *Andes* et rencontrons le fleuve *Chicco* qui, né dans celle-ci, traverse le pays pour se jeter dans l'atlantique à *Puerto Santa Cruz*.

Nous logeons au « Canadon Leon ». Enfin presque, puisque, comme hier, l'hôtel est complet. Les propriétaires mettent à notre disposition une villa située quelques quadras plus loin.

Cette ville, comme toutes celles que nous avons traversées, est construite le long de larges avenues disposées autour d'une place principale. Cette place, c'est « la plaza », le « Zocalo mexicain ». Plantée de grands arbres pour donner de l'ombre, elle est composée de pelouses, de bancs, de statues, de jeux pour enfants et c'est là qu'ont lieu les activités de soirée, commerce ou fête ou les deux.

Quelques estancias autour de la ville, pratiquement pas de cultures, les débouchés sont surtout administratifs : armée, gendarmerie, poste et école. Toutes ces villes sont plus des relais de confort pour les gens de la route et des relais aussi pour la nation et le contrôle des douanes. Les commerces y fleurissent tout de même : pour bambinis, des panelerias, des kioscos qui vendent tout ce qui est indispensable y compris, souvent, de l'internet !

Repas d'agneau chez notre hôtelier restaurateur.

Renée et Jean-Yves préfèrent renoncer à la fin du voyage. Peut-être reviendront-ils à *El Calafate* si les nouvelles des médecins de **Buenos Aires** sont rassurantes.

Luis, nos hôteliers, tout comme *Philippe Melul* d'Argentine Tourisme, les correspondants Argentins d'Eurocard, tous font preuve d'un dévouement, d'un professionnalisme exemplaire !

- Demain, nous continuerons seuls le voyage : *Jacky et moi*.

- Nuit sans sommeil.

Jeudi 16 janvier

9h, c'est la séparation. Il ne reste qu'à espérer qu'ils pourront nous rejoindre à **El Calafate** après avoir consulté les médecins à **Buenos Aires**.

Le cœur gros, la gorge serrée, il faut monter dans le bus et me laisser absorber par la nature qui se pavane sans tenir compte de mes états d'âme.

Un tapis de plusieurs mètres de large couvert de fleurettes blanches borde les côtés de la piste.

Au milieu de la steppe paissent des milliers de moutons. Les Carrindales pour la viande :70/30 et les mérinos : 60/40 élevés davantage pour la laine.

Le lac *Gardiel*, longue bande turquoise, parsemé de petits moutons blancs formés par le vent, devance les contreforts gris du plateau.

Au milieu de la route, un putois agonise. Courageusement, *Luis* le remet dans l'herbe.

Sur la route, les passages en rouleaux pour éviter la sortie des animaux d'une estancia à l'autre, ne se comptent plus.

Les tranqueras, portes d'entrée des estancias nous indiquent souvent la distance qui sépare celle-ci de l'habitation et ces chiffres sont impressionnants : 15 – 30 kms voir plus.

Le lac *Wiedma* est une véritable mer intérieure. Il est d'une belle couleur vert émeraude et ses vagues viennent s'écraser sur le rivage. Au fond, les sommets enneigés des *Andes* dominent : Le *Chalten* ou *Fitz Roy* sont dans les nuages. Dans une cassure de la chaîne, on aperçoit le glacier *Wiedma* qui alimente le lac.

La tentation est trop forte, je jette mes chaussures et je trempe mes pieds. L'eau est moins froide que je le craignais et cela me fait du bien.

16h, nous sommes à l'estancia « La Leona », qui signifie « le lion ». Plus exactement cela vient d'une histoire de puma. Deux femmes et un adolescent, pas d'homme. Pas d'animaux non plus, ils sont en altitude pendant la saison d'été. Près de la maison, un beau jardin potager.

Ballade avec *Jacky et Luis* jusqu'au fleuve *La Leona*, que nous longeons en faisant un concours de ricochets.

Je me trempe de nouveau les pieds. Il me semble que cette eau claire, verte, froide et puissante emporte avec elle la boule qui depuis ce matin dort au fond de ma poitrine.

A notre retour, stoppé par une main de géant, le vent cesse brusquement. Je me sens désemparée dans ce silence soudain. Et là, j'écoute : le chant des oiseaux, un bus dans le lointain et le chant du fleuve.

Un bon feu brûle dans la cheminée.

Repas trop copieux : salade de langue et macédoine, sauté d'agneau et légumes, fraises en dessert. Tout est de l'estancia. Pour terminer, un verre de liqueur de guignes, également maison.

Vendredi 17 janvier

Pas un souffle d'air, le ciel est bleu, le soleil brille, le *Fitz Roy* 3375m et le *Torre* sont dégagés. *La Leona* serpente au milieu d'une steppe beige. Ce calme, cette beauté du paysage m'enveloppe d'un bien-être de douceur.

C'est un matin extraordinaire en **Patagonie**.

Cette traversée de la **Patagonie**, qu'aucun tour opérateur, sauf Argentine Tourisme, n'a accepté de mettre à notre programme, a été un ravissement. Avec ou sans végétation, c'est un mélange, une succession de couleurs, de fleurs, d'herbes, de verdure dès qu'il y a un peu d'eau. Les contreforts du plateau se sont resserrés, éloignés, ils ont même disparu pour laisser la place aux sommets andins. Les espaces à perte de vue, emplissent ma poitrine d'une douce tranquillité, gorgent mes poumons et bercent mon cœur. Il est impossible de décrire ce théâtre à la scène gigantesque, cet espace patagonien se ressent tout simplement.

Au carrefour, l'hôtel « La leona » est tenu par deux charmantes jeunes filles. A l'intérieur, un drôle de jeu consiste à lancer un anneau suspendu au plafond par une ficelle et à le poser sur un crochet fixé au mur. Pas facile !

Le lac *Argentino*, sous le soleil, est un éblouissement. Son eau, turquoise, transparente, brille d'une myriade de diamants.

Logement au « Cabanas Nevis ». Un grand parc et des cabanes, comme le dit Luis. De petites maisons triangulaires en bois. Nous avons huit lits pour nous deux.

EL Calafate, c'est une très longue rue. Au centre beaucoup de commerces, pour touristes principalement. Du bois dans la majorité des constructions. C'est un village de montagne.

Les routards et les montagnards marchent le sac sur le dos, de grosses chaussures aux pieds. A moindre échelle, nous retrouvons l'ambiance de **Chamonix**.

Le lac *Roca*, déversoir du lac *Brazil* est insignifiant, sa couleur beige est tellement fade en comparaison de celle de son voisin.

Très au loin nous apercevons les Glaciers.

Trois gauchos sur leur cheval, accompagnés de leurs chiens, nous saluent.

Nous traversons une forêt, la première depuis notre arrivée dans le pays. Une mousse pend aux branches des arbres. C'est du lichen gris qui ressemble à la mousse espagnole de *Louisiane* et qui, ici, est appelée « la barbe du vieux ».

Personne pour nous accueillir à l'estancia « Nibepo Aike », mis à part quatre veaux et une brebis. Restée dans son box elle devait, sans doute, servir pour nous faire une démonstration de tonte. Elle y aura échappé et va encore garder son épaisse toison quelques jours.

Achats des billets pour la navigation demain.

Repas au « Calafate Hostel », tendor libre. Vaste buffet de salades et viande grillée à volonté. Les petites pièces comme le boudin ou le chorizo sont cuits à la plancha (sur des grilles). Pour la viande, ce sont les carcasses entières qui sont fixées sur des supports métalliques et qui sont exposées autour d'un brasier. La viande cuite ainsi est goûteuse à souhait. Le mouton patagonien est un véritable délice. Je m'en lèche les doigts. Le dessert ne varie guère : flan ou pudding.

Téléphone à **Buenos Aires**, rien de nouveau pour *Renée et Jean-Yves*.

Samedi 18

Tout est là pour le petit déjeuner nous avait dit le propriétaire. Nous n'avons pas vérifié. Il y a bien la vaisselle mais, c'est tout. Nous ne trouvons pas d'allumettes pour le gaz et devons faire une torche avec du papier W-C embrasé à la veilleuse du chauffe-eau. Heureusement, *Jacky* a quelques sachets de Nescafé dans son sac et il nous reste des gâteaux secs d'hier. Nous n'allons pas partir le ventre vide.

Il fait gris et froid.

Une heure de voiture pour nous rendre à **Puerto Banderas** où, après avoir payé l'entrée du parc *Los Glaciares*, nous embarquons sur le catamaran, confortable, de René Fernandez Campbell.

Départ 9heures.

Nous sommes sur le lac *Argentino*. Il a une profondeur de 200m. Sa couleur turquoise est due aux sédiments des glaciers. Son eau a une température comprise entre 2 et 5 degrés.

Les premiers icebergs flottent lorsque nous arrivons à la *gorge du diable*.

Nous naviguons sur le *Brazo Norte*, puis sur le *Brazo Spigazzini*. Sur notre droite, le glacier *Seco* ne reçoit que 1600 à 1800mm d'eau par an et recule. La roche nue, devant lui, le prouve.

Devant les 80m de hauteur et les 6km de face du glacier *Spigazzini*, je reste bouche bée. Cette lumière intérieure qui illumine la glace, c'est indescriptible. Les yeux s'agrandissent pour ne rien perdre du spectacle.

Il pleut sans cesse, parfois assez fort. Dommage. Malgré mon habillement hivernal : collants en laine, chaussettes, chaussures montantes, jeans, pull en laine, veste polaire, coupe vent gore-tex, bonnet en mohair, il est impossible de rester dehors, il faut toujours revenir se mettre à l'abri à l'intérieur où il fait bien chaud.

Nous avons mangé nos sandwichs et côtoyé de très gros icebergs. De quelle grosseur était celui qui a fait couler le Titanic, cet immense paquebot « insubmersible » ?

Débarquement pour 2h30 à terre.

Explications, sur le site, données par une charmante guide : il pleut 1400mm par an, les arbres à terre ne sont pas l'effet d'un ouragan, ils pourrissent de l'intérieur, deviennent sciure et tombent, c'est le cycle naturel. Le petit arbuste, c'est le calafate, le chouchou de la région dont les baies servent à faire de la confiture.

La marche dans cette forêt, où coule un ruisseau que nous passons sur un pont rustique en bois, bordée par le lac où se promènent de petits choux d'œufs en neige arrosés de curaçao, serait magique sans la pluie.

Tout au bout, trois glaciers se donnent rendez-vous : *l'Onelli*, le *Bolado* et *l'Agassiz*. Sans grande conviction, tout est si brumeux, je fais tout de même des photos

Les icebergs que nous croisons sont extraordinaires par leur forme et par leur couleur. Le bateau s'arrête pour les plus beaux spécimens. Nous pouvons leur trouver toute sorte de ressemblance : Bateau, île, baleine, oiseau en vol, pour ma part je trouve que ce sont de vraies cathédrales. Leur grandeur, leur forme, leur couleur, inspirent le respect. L'objectif de mes yeux, ouvert au plus grand, j'imprime sur le négatif de mon cerveau le spectacle qu'ils nous offrent. Chacun se précipite pour faire la photo de cette masse céruleenne et à ce moment précis, un bloc se détache sous les cris des spectateurs. Certains sont tellement bleus qu'ils semblent avoir été peints pour étonner le touriste.

Avec le brouillard qui le recouvre, le glacier *Upsala*, le plus grand pourtant, 10km de large, 50km de long, fait un peu triste figure. Ce glacier recule. Il a perdu 5km en 20 ans.

Les icebergs deviennent de plus en plus petits, nous arrivons à **Puerto Bandera**.

Alors que nous rentrons au port, la radio diffuse une chanson qui est reprise par tous les voyageurs argentins, les jeunes, comme les moins jeunes. Je suis surprise de cet élan général et je demande à ma voisine le nom de ce chanteur : Diégo Torres et la chanson « Color Esperanza ». C'est sûr, je vais rapporter ce CD en France!

Comme pour nous narguer, à peine avons-nous parcouru quelques kilomètres qu'il fait un soleil magnifique.

Nous mangeons dans un nouveau restaurant près du Cabana Nevis. Le décor est très chic, la musique diffusée jazzy et la carte est de bon goût. La présentation dans les assiettes vaut celle des grands restaurants français. Je goûte les sorrentinos. Ce sont de grands raviolis, ronds, plats, fourrés de viande et de poudre de noisette. Ils sont accompagnés de crème et de fromage. En dessert, poires au vin. Tout est absolument délicieux mais, je crains que cette cuisine, si différente des parillas, fasse un peu chic en quantité pour les Argentins, habitués aux assiettes débordantes.

Téléphone à **Buenos Aires**, rien de nouveau, demain nous serons seuls pour le glacier *Perito Moreno*.

Dimanche 19

Dès 7h, *luis et Raul* sont là avec les croissants. Avec difficulté *Jacky* a trouvé du Nescafé et nous déjeunons tous ensemble.

Il souffle un vent violent. Un arc-en-ciel auréole la steppe devant nous. Doit-on croire le dicton ? Arc-en-ciel du matin : signe de chagrin ? Il commence à pleuvoir et de plus en plus fort lorsque nous arrivons à quelques kilomètres du glacier. Il fait très froid, impossible de mettre le nez dehors. Nous patientons devant un café où j'essaie de réchauffer mes pieds en les massant.

Enfin, un semblant d'éclaircie.

Nous descendons le chemin qui passe au milieu d'une belle végétation : des sapins, des petits arbustes à fleurs blanches et un arbre, entre 1m50 et 2m de haut, aux feuilles grasses et vertes, qui deviendront flamme cet automne, les fleurs rouges qui l'ont couvert ce printemps sont peu nombreuses à cette saison : c'est le *Notro*. Bien sûr, il y a aussi quelques *Calafates*. En ce milieu d'été, quelques arbres commencent à rougir.

Je m'arrête, les yeux éblouis devant le spectacle magique du *Perito Moreno*. C'est une splendeur, une vision irréelle de blanc et de bleu intense. Pour augmenter l'émotion, il craque et l'œil ne sait plus où regarder, c'est la chute de la glace qui fait tourner la tête et pousser un cri. 5km de façade et 80m de haut, difficile d'embrasser cette masse d'un seul coup d'œil. Le *Perito Moreno*, contrairement aux autres glaciers avants, il forme même un barrage qui fait monter l'eau du *Brazo Rico*, jusqu'à ce que l'eau plus forte, fasse sauté ce mur de glace.

Une passerelle nous permet d'admirer ce monument de la nature, de haut en bas.

Difficile de penser que nous sommes à moins de 200m d'altitude !

Un repas chaud est indispensable pour nous donner les calories nécessaires pour le reste de la journée.

Requinqués par une escalope milanese et des frites, à 14h, nous prenons le bateau qui en voguant sur le *Brazo Rico*, nous permet de nous rendre de l'autre côté du glacier et atteindre la bande de terre d'où nous allons partir pour un trek au-dessus de la glace.

Dans ce bateau, un groupe de jeunes filles Argentines, de *Tucuman*. Il leur est arrivé mille et une aventures avant d'arriver jusqu'ici et, très prolixes, elles racontent chacune à leur tour ou toutes en même temps, avec beaucoup d'humour, leurs mésaventures. Je ne saisis qu'une infime partie de leurs paroles, toutefois, leur enthousiasme, leurs rires, me font rire aussi.

C'est en leur compagnie et un jeune homme madrilène, qui parle très bien le français, que nous chaussons les crampons. Ils sont fixés à nos chaussures par les guides qui, avant le départ nous donnent un cours de marche. Il faut quelques pas pour s'habituer, les descentes, chez moi, font monter l'adrénaline. Toujours, la main secourable d'un guide est là pour me rassurer.

Je trouve incroyable, irréel, de me trouver au milieu de cette étendue glacée où pluie et soleil, tout au long de la promenade, jouent avec les cristaux, mettent en veilleuse ou exacerbent les couleurs, qui vont du

blanc au bleu marine en passant par le bleu ciel, le turquoise, le bleu outremer, le bleu électrique. Les rayons de soleil font tomber une pluie de diamants à la surface du sol. Nous passons au bord de crevasses, de fontaines, d'arches, de puits tourbillonnants.

Il faut savoir écouter. Les craquements sont sous nos pieds, le chant d'un ruisseau aussi. En surface, rien ne bouge.

Juste avant l'arrivée, surprise ! Une table dressée au milieu de la glace, sert de bar pour déguster un whisky, avec des glaçons « made in *Perito* » au fond du verre. Chacun annonce son prénom avant que nous trinquions, d'un seul cœur, d'un élan chaleureux.

Luis a une côte terrible avec l'une des jeunes filles qui ne cesse de vouloir le photographier.

Nous sommes tous sur le pont du bateau de retour lorsqu'un condor plane à quelques mètres au-dessus de nos têtes. *Christina*, avisant *Jacky* avec sa camera crie : « Jacky, Jacky » en lui montrant le rapace du bout du doigt.

Le soleil est enfin là. Nous abusons encore de *Raul* en lui demandant de nous conduire une dernière fois au glacier. Nous sommes à 10km.

Magique !

Les gnomes, personnages importants de cette région (ils sont partout à *El Calafate*) sont-ils prisonniers de ce monstre de glace ? Je le pense. Leurs lampes donnent cet éclairage, ces reflets bleutés si particuliers, légers, transparents, irréels. Les lueurs se déplacent au gré de leurs promenades, tantôt un pli à gauche, une crevasse à droite, des aiguilles de glace plus loin. Tout s'illumine tour à tour. Prisonniers de ces murs froids, ils essaient sans fin, d'en sortir, en cognant, frappant, creusant, faisant tomber une partie de leur habitation, dans un fracas de verre et de glace, dans des craquements de tonnerre qui envahissent la forêt, se répandent dans toute la vallée, résonnent à la surface de l'eau et provoquent de minis raz de marée qui font sursauter les touristes subjugués qui ne savent plus où porter leur regard. C'est, en plein jour, un spectacle son et lumière des plus miraculeux.

Un mot laconique nous attend au « Cabana Nevis » : friends, 18h, Francia. Nous n'avons pas besoin de plus d'explications.

Nous finirons seuls le voyage.

Lundi 20 janvier

Dernière journée en compagnie de *Luis* et de *Raul*. Comme j'ai été contente d'avoir leur gentillesse, leur bonne humeur, leur sourire pendant ces jours difficiles moralement. Leur présence nous a permis de parler de tout et de rien et surtout de ne pas m'étendre sur mes pensées intérieures.

Promenade au bord de la baie ronde.

Les terrots, ces oiseaux, gros comme des pigeons, hauts sur pattes et si particuliers de cette région sont partout. Les oies et les canards se déplacent en bandes, tout comme les cygnes à col noir, espèce qui ne se trouve que dans cet endroit.

La lagune est une réserve. Avec le ciel bleu, le vent léger, c'est un délice de s'y promener. Les joncs ont formé des presqu'îles et les marguerites blanches bordent les contours. Madame outarde traînasse, Monsieur vient la rejoindre et les petits (est-ce vraiment les leurs ?) piaillent, serrés les uns contre les autres dans les hautes herbes vertes au bord de l'eau.

Un canard à bec jaune vif cherche sa nourriture, tout comme ses frères plus gros, noirs et bruns, en piquant une tête qui ne laisse voir que son croupion hors de l'eau.

Des rapaces, genre de petits faucons, planent.

L'endroit est couvert de calafate. *Raul* nous a cueilli des fruits pendant notre ballade.

Quelques courses en ville pour rapporter des souvenirs : bombilla, liqueur de guignes, confiture et tisane de calafate

Aéroport. Adieux à nos compagnons qui reprennent sans tarder la route du retour. Ils ne seront que demain soir à **Trelew**.

Vol sans problème à bord d'un MD81/83. Nous arrivons brusquement sur la piste après avoir survolé un canal. Lequel ?

Nous voici à **Ushuaia**, endroit mythique, la ville la plus australe du monde, située sur la terre de feu, nom donné par Magellan, à cette pointe extrême, en raison des feux allumés par les aborigènes sur toutes les terres.

La « Posada Fuegina » est située sur les hauteurs de la ville. La réceptionniste, souriante, ne parle pas le français. Demain, nous dit-elle, nous aurons sa sœur jumelle qui, elle, le parle.

Nous sommes dans le bâtiment principal. Dans la cour, d'autres chambres en forme de cabanes serrées les unes contre les autres.

La ville d'**Ushuaia** est beaucoup plus grande que je l'imaginai. Beaucoup de maisons sont en bois, leur toit en couleur évidemment et très souvent, des pignons avancent vers la rue. Dans tous les jardins et aussi dans les ronds-points, des lupins. Il y en a de toutes les couleurs.

Il crachine. Il fait 14°.

A l'office de tourisme, nous avons la bonne surprise de trouver une charmante jeune femme qui parle un excellent français.

Le musée maritime se trouve dans l'ancien baignoir. A notre grand étonnement, nous découvrons que Carlos Gardel, le roi du tango, y a fait un court séjour.

Repas au « Moustaschio ». Brochette pour Jacky et cassolette de crabe, un peu fade, pour moi.

Il est 22h. Il crachine toujours. Il fait déjà nuit, alors qu'ici, nous devrions, avec un temps découvert avoir du jour jusqu'à 23h au moins. **Ushuaia** brille de toutes ses lumières ce qui nous donne une mesure de l'étendue de la ville. Le port dort.

Mardi 21 janvier

Le « Fuegina » est un superbe hôtel.

La « jumelle » est présente. Elle est tout aussi charmante que sa sœur et il ne doit pas être facile de les reconnaître. Elle est fière d'utiliser son savoir.

Tout est de bon goût dans cette salle à manger. L'ensemble est de style anglais. Les nappes vertes sont recouvertes d'une sur-nappe écossaise rouge. Les rideaux sont verts, les meubles en bois foncé. De cette salle, nous voyons une partie de la ville et du port.

Il pleut des cordes. Depuis plusieurs jours il pleut, ce n'est pas normal ici, nous dit-on. Nous n'avons pas de chance.

Embarquement sur le catamaran « Ana B » pour une navigation sur le canal de *Beagle*.

Envol de pétrels. Sur la gauche, l'estancia *Tunel*. L'une des plus anciennes, les fouilles effectuées ont permis de constater que les Indiens étaient déjà des habitants de cet endroit. Les « rochers-îles » sont couverts de lichen jaune, d'autres sont habités soit, par des cormorans empereurs, soit par des lions de mer. Chacun a son emplacement. Ils ne se mélangent pas.

Dans l'eau relativement transparente nous pouvons voir de longues algues avec de larges feuilles qui montent jusqu'à la surface. Elles sont cueillies pour être transformées (en *aguar-aguar* ?)

Le phare des éclaireurs. Le bout du bout pour l'**Argentine**.

Retour en longeant le **Chili** sur notre gauche.

Il cesse de pleuvoir, il y a même un semblant de soleil.

Le canal est calme, parsemé d'îles. Les sommets derrière **Ushuaia**, enfin, partiellement dégagés, confèrent une beauté sereine à cet environnement. Je reste seule à l'avant du catamaran, le visage fouetté par le vent, rafraîchi par la bruine. Je regarde la ville s'approcher. Je suis bien.

Nous ne saurons jamais pourquoi le chauffeur qui nous attend à la descente du bateau, panique. Nous avons, sans difficulté, compris l'heure et l'endroit du rendez-vous pour la visite du parc national cette après-midi. Pourtant, tout se complique à ce moment là et nous devons attendre le guide, que l'agence s'est efforcée de trouver, rien que pour nous. Nous le voyons arriver essoufflé. Il s'appelle *Franco*, il enseigne le français à l'Alliance Française. Son accent, comme son vocabulaire sont parfaits. Puisque guide nous avons, nous allons profiter de nous instruire au maximum.

A la sortie de la ville, les carrières et le déboisement de la colline *Suzanna* sont le travail des bagnards, tout comme la construction de la voie ferrée.

Nous longeons *le rio Pipo*.

Ollihuirra= pointe de l'harpon, ce nom a été transformé en *Olivia* et il a été donné au sommet pointu, enneigé, qui domine la ville.

Les marécages et les tourbières sont d'anciens glaciers.

Il ne pleut que 500mm par an.

La limite de la végétation se situe vers 600m.

Dans les arbres une sorte de gui sans feuilles, c'est le mizodendraceae (rien que ça !).

Sur certains arbres, aux embranchements, un champignon, qui est noir en cette saison, c'est le pain de l'indien « *cyttaria darwinii* ». Mangé par ceux-ci, ce champignon était la principale nourriture des femmes qui venaient d'accoucher car il avait la propriété de donner du lait.

Territoire des indiens Yamanas ou Yagans, beaucoup de noms sont des dérivés de leur langue : aia signifie baie et *Ushuaia*, baie ouverte sur l'ouest.

Deux zorros colorado (renards) viennent nous dire bonjour.

Les castors ne sont pas là, tout au moins ils sont cachés, ils ne sortiront qu'à la nuit pour finir de construire leurs impressionnants barrages.

Les lapins, beaucoup trop nombreux, nous dit Franco, sont heureux dans toute cette végétation.

Le lac Roca respire la tranquillité. Le sous-bois est tapissé de *Senecio*, marguerites blanches composées d'au moins cinq fleurs par tiges.

Au bord de la baie de *Lapataia*, nous sommes devant le panneau qui marque la fin de la route N° 3, la *pan-américaine*, et à 3242kms de *Buenos Aires*.

Alors que nous admirons les maisons construites à l'extérieur de la ville, Franco nous explique que beaucoup de maisons, sont des maisons skis ! Construites sur des traverses posées au sol, elles peuvent, en cas de nécessité, être facilement déplacées.

Nous remercions chaleureusement Franco pour sa collaboration.

Submarino : barre de chocolat noir que l'on fait fondre dans une tasse de lait chaud, chez « Tante Sara » pour nous réchauffer.

Boutiques, resto, internet, nous voulons donner des nouvelles de cet autre finistère, de cette terre de feu, de cette terre appelée « la fin du monde », et qui l'est de moins en moins, puisque, de plus en plus, les touristes vont découvrir la banquise de **l'Antarctique**. Pour le moment, il n'existe pas encore de ville plus australe que celle-ci.

Mercredi 22 janvier

Oh, miracle, il fait grand soleil, le ciel est quasiment tout bleu et il n'y a pas de vent.

« Remis-taxi » jusqu'à la gare du « tramitita » « le petit train de la fin du monde ».

Départ à 10h. Nous empruntons le *canyon del Toro*, puis la *puente Cerrado* avant un arrêt à la cascade de *Macarena* et aux campements indigènes (reconstitués). Le fleuve *Pipo*, qui vient des *Andes* et se jette dans le canal de *Beagle*, nous accompagne.

Le ciel se couvre et un vent froid se lève.

12h, nous sommes de retour et le remis est fidèle au rendez-vous.

Nous avons juste le temps de visiter le musée de « fin du monde ». Une magnifique figure de proue est exposée dans l'entrée. Un film retrace l'arrivée des premiers colons. Quelques reliques indiennes et coloniales (surtout des premiers commerces) complètent la richesse du musée.

Repas dans un restaurant, ouvert seulement depuis deux mois et installé dans une de ces maisons en bois typique de la région.

Devant le restaurant, un panneau indique :

Pôle nord : 16.074kms – pôle sud : 3.952kms

Madrid : 12.200kms – Rome: 13.651kms Jerusalem : 13.692kms – Moscou : 15.572kms

Toronto : 11.181kms – Mexico : 8.771kms New York : 10.660kms – Tokyo : 17.042kms.

Il nous reste, avant le départ, à effectuer les achats indispensables à rapporter de cette ville lointaine. Puis une dernière visite à notre charmante hôtesse de l'office du tourisme qui, devant tout ce que nous avons visité pendant nos trois jours, nous décerne, sans hésiter, le certificat du parfait touriste en terre de feu. Elle a vécu deux ans à *Marseille* et elle a visité *l'Europe*, c'est la raison de son très bon Français.

Chocolat à la « Laguna Negra », pour utiliser le bon que nous avons reçu et que nous ne retrouvons plus au moment de le donner. Qu'importe, la serveuse nous fait cadeau de notre boisson et ne nous fait payer que 3€ les deux biscuits que nous avons pris pour l'accompagner

Envol à 20heures à bord d'un MD 88 pour la capitale fédérale.

Au décollage, notre regard embrasse toute la ville, dominée par les sommets enneigés, complètement dégagés des nuages. Nous survolons le canal de *Beagle*, puis la mer, recouverte d'un jardin de nuages, cultivés en ligne de petites boules blanches.

Il fait nuit au-dessus de **Buenos Aires**. Le ciel est complètement dégagé et la ville nous apparaît dans son immensité comme une pluie de lumière, que seules les larges avenues tracent de noir. Magnifique, tout simplement magnifique !

Jeudi 23 janvier

9h, nous retrouvons notre chauffeur d'hier soir, toujours aussi fermé qu'une prison. C'est le seul que nous rencontrons avec ce visage froid et cette économie de paroles, cela nous surprend dans ce pays où nous n'avons rencontré que des personnes prolixes et serviables.

Après les basses températures *Patagonienne*, nous retrouvons ici, la chaleur.

Embarquement sans stress, cet aéroport national est toujours calme, à bord d'un Boeing 737. L'annonce est faite en espagnol, en anglais et aussi en français, c'est à signaler.

Nous voici à *Iguazu*, il fait encore plus chaud et ici, en plus, humide. Un guide multi langues nous attend, ainsi que d'autres clients que le bus va déposer dans différents hôtels: le Sheraton, où, depuis la réception, nous avons notre première vue des chutes, le « Cataracas » et enfin le « Los Helechos » (nom d'une famille de plantes et d'arbres très répandue dans le nord). C'est là que nous allons rester deux nuits.

Puerto Iguazu me déçoit. Pas de centre animé, des rues larges et longues qui n'en finissent pas et qui n'ont pas de nom. Nous cherchons en vain l'office de tourisme. Nous le trouvons grâce à deux jeunes filles venues à notre secours. Il semble qu'il vient de déménager et l'adresse donnée par le petit futé est caduque. Les rues sont parfois goudronnées ou couvertes de dalles de béton, le plus souvent, elles sont couvertes de plaques de roches concassées, ce n'est bon ni pour mes pieds, ni pour les pneus et les suspensions des véhicules. Nous sommes dans une moiteur qui colle à la peau, qui mouille tout et la terre rouge colore rapidement les chaussures. Nous sommes bien loin de la sécheresse de la **Péninsule de Valdès** ou de la fraîcheur **d'Ushuaia**.

Les enfants mendient dans les rues. Plus loin, ils cherchent à nous vendre des beignets, 3 pour 1 pesos, nous nous laissons tenter, c'est plus facile que d'acheter les orchidées que d'autres insistent pour nous vendre. Comment ferions-nous pour les mettre, sans dommage, dans nos bagages ?

Maintenant, il pleut. Vite, la cape de pluie pour nous protéger. Nous marchons en direction du confluent des deux fleuves : le *Panama* et *l'Iguazu*. Ce n'est pas, ici, le triangle d'or, mais le triangle d'eau. Chaque angle de terre appartient à un pays différent : **le Brésil, le Paraguay et l'Argentine**.

Retour par le musée, difficile à trouver malgré le plan et la marque faite dessus par l'employée de l'office de tourisme. Dans une semi-obscurité, nous admirons les œuvres qu'un certain Monsieur Allou a lègué. Ce sont des branches ou des racines d'arbres qui, détournées de leur fonction de brûler ou de devenir humus, ont été transformées, grâce au talent de cet homme, en personnages connus ou non. Une chaise relax a été taillée dans un seul tronc et l'assise réalisée en cuir. Notre guide insiste pour que j'essaie ce fauteuil et que Jacky fasse une photo. Toutes les explications nous sont données par un descendant des jésuites. Il porte une grande croix sur la poitrine. Nous signons le livre d'or.

Repas au « Rueda » : la façade, quelconque, est loin de refléter le décor confortable et sympa de l'intérieur. Le personnel est stylé et la cuisine délicieuse. *Jacky* a choisi du poisson du rio, moi, un bife de chorizo qui fait, au moins, 400grs.

Des enfants, de type Indien, viennent nous vendre de petits objets dont des Tatoos sculptés dans du bois.

Vendredi 24 janvier

Iguazu = Eau grande

Le temps couvert, les nuages d'hier, tout a disparu, le temps est ensoleillé et le ciel complètement bleu.

Nous retrouvons *Eugênio*, notre guide de l'aéroport, que nous avons pour nous seuls aujourd'hui. Nous avons répondu favorablement à sa proposition de passer côté **Brésil** ce matin.

Sans l'expérience de notre guide, nous n'aurions pas pu visiter les deux côtés des chutes. Il faut remplir des papiers, y joindre nos passeports, *Eugênio* dépose le tout au poste frontière. Nos passeports nous sont ensuite rendus. Il faut encore passer une autre douane et abandonner la voiture et son chauffeur. Puis dans d'immenses bâtiments, tout neufs, il faut s'adresser au bon guichet pour prendre des billets pour le bus qui va nous conduire jusqu'au site.

Nous sommes accueillis par des Coatis, sorte de lémuriens, tout aussi gourmands que ceux-ci, ils quémandent de la nourriture aux touristes.

Trois toucans passent au-dessus de ma tête, je n'ai que le temps d'entendre leurs cris et de voir leurs becs jaunes-orangés que déjà ils se sont enfoncés dans la forêt.

Là, face à l'ensemble des chutes le spectacle est superbe ! Elles sont baignées de soleil qui s'amuse avec les embruns.

Nous apercevons les visiteurs sur les passerelles, côté argentin.

Le fleuve tombe sur une largeur de 2.700m, dont l'ensemble est composé d'environ 275chutes, selon les saisons. Leur débit est de 1500m³ à la seconde. Leur hauteur moyenne est de 75m. Aujourd'hui, la couleur de l'eau est un mélange de blanc et de brun. Cela est dû aux pluies de ces derniers jours (nous avons vu hier) qui ont remué le limon des profondeurs.

Nous marchons au milieu d'une belle forêt tropicale, plantée d'un grand arbre l'Alecril. C'est un bois ligneux utilisé pour le chauffage. Les travaux, réalisés pour la construction du chemin sur lequel nous marchons et les pluies, ont provoqué un glissement de terrain qui a eu raison des racines de cet arbre dont quelques exemplaires gisent sur le sol.

Reprendre le bus, marcher un peu, retrouver notre chauffeur, repasser la douane et nous voici de nouveau en **Argentine**. Une vingtaine de kilomètres plus loin, nous entrons dans le parc national.

Repas au self et sous la houlette d'*Eugênio* qui connaît tous les horaires, nous pressons le pas pour prendre le train de 13h. Sa conscience professionnelle va jusqu'à nous indiquer dans quel sens et de quel côté nous devons nous asseoir. Il a raison pour tout.

Le train réveille une nuée de papillons jaunes, je me crois dans une boule souvenir qui aurait été secouée pour activer l'averse de neige. C'est féérique.

Un très gros lézard, près de 40cm de long, avance d'un bon pas le long des voies.

L'aménagement du site en passerelles est formidable. Tout l'après-midi, sur plus de 10km, nous allons pouvoir admirer cette merveille de la nature, dessus, dessous, de face et même aller jusqu'au pied de certaines cascades. Les douches sont assurées et le soleil, serviette éponge d'une grande douceur, se dépêche de me sécher. Le bruit qui me pénètre, m'empêche de penser, les embruns me réveillent, la

puissance de l'eau me donne des frissons, la beauté des images me transporte, je me sens complètement ailleurs.

Une longue passerelle de croisillons métalliques, passe au-dessus du fleuve, beige, large, imposant.

Un canard, sans crainte, barbote au milieu du courant.

Sous la passerelle, un oiseau a construit son nid et les petits, le bec ouvert en plein soleil, crient de soif.

Des vautours font la sieste sur des branches tombées au milieu du fleuve.

Des torrents d'eau sautent les différentes marches séparées les unes des autres par de la végétation. L'eau remonte en nuages de fines gouttelettes qui sont transformées en diamants dans le soleil. Les arcs-en-ciel fleurissent de tous les côtés. Quelle jouissance d'être là !

Le gardien du parc, qui connaît bien *Eugénio*, nous montre la cascade véritable mur d'eau, où a eu lieu le tournage du film « Mission ». Il a lui-même participé à la technique de tournage.

Tous les chemins que nous empruntons sentent bon la végétation, la mousse.

Sur les branches de grands arbres poussent des orchidées.

Dans le sous-bois, c'est du gingembre, des arbustes à fleurs blanches odorantes, des fushias sauvages.

L'Anchico - arbre de l'esprit - accueille à branches tendues toutes les plantes qui désirent s'installer sur son corps. Il y laissera peut-être la vie.

Des fourmis géantes se sont installées au cœur d'un tronc.

Un oiseau bleu joue à cache-cache avec mon objectif. Moins sauvages, les papillons savourent l'humidité ambiante, jusque sur notre peau.

Une odeur, de terre humide, de végétation chauffée de soleil, d'eau, oui, une odeur d'eau, cette eau qui me lave le corps et l'esprit, élimine tout ce qui était hier, qui me rend neuve.

Il est passé 17h, les cataractes deviennent roses, jaunes, oranges. Ce n'est plus du diamant, c'est de l'or.

Nous avons prolongé la promenade plus qu'*Eugénio* ne l'avait prévu. Nous ne reprenons pas le train. Avec son portable, il demande à notre chauffeur de nous prendre au « Sheraton », situé tout près, dans le parc.

Repas au « Los Helechos » : soupe minestrone, poulet, pomme de terre, salade et pudding.

Samedi 25

Il fait toujours chaud, le ciel est gris, hier, nous avons eu beaucoup de chance pour la visite des chutes.

A cette heure matinale, nous sommes les seuls dans la piscine de l'hôtel.

Un tour en ville, enfin, dans la seule rue qui a des commerces.

C'est l'heure de retrouver *Eugénio*, le chauffeur et le bus, pour faire le tour des hôtels et gagner l'aéroport. Nous embarquons une Belge qui parle plusieurs langues et qui voyage seule.

Mauvaise surprise à l'aéroport. Nous demandons d'enregistrer également le vol suivant pour **Tucuman**. Nous sentons de la panique dans le regard de l'employé qui insiste pour aller chercher son chef. Nous avons rapidement l'explication : nous ne pourrions pas prendre notre avion pour **Tucuman**, l'horaire a été avancé de 5h et il sera parti depuis plus d'une heure lorsque nous nous poserons dans la Capitale Fédérale. Nous aviserons là-bas.

Rien à faire. Nous arrivons trop tard, l'avion est bien parti à l'heure, selon son nouvel horaire.

Jacky s'en va réclamer et s'informer auprès d'une hôtesse d'Aerolineas Argentinas. Elle parle français, discute avec son chef et propose de nous offrir : une boisson, le repas du soir, le petit déjeuner, la nuit à l'hôtel « Embajador » avec le taxi pour nous conduire et nous ramener demain matin pour le vol de dix heures. Nous avons déjà nos cartes d'embarquement. Nous acceptons, il n'y a pas d'autres solutions.

Après plusieurs essais téléphoniques, nous arrivons, enfin, à joindre quelqu'un à l'agence *Tastil* de **Salta** pour les informer.

- annuler la chambre d'hôtel pour ce soir.

- faire revenir le chauffeur qui doit être sur la route.
- noter de venir demain nous chercher à **Tucuman** à 12h45.

L'hôtel « Embajador » est un 3 * situé sur la *calle Carlos Pellegrini*, petite rue parallèle à la *9 de juillet*. Nous sommes au 10^{ème} étage. Nous avons une vue plongeante sur cette grande avenue de onze files de circulation dans les deux sens, dominée en son milieu d'un obélisque de 67m50 de haut. Très peu de circulation, nous sommes samedi, est-ce la raison ?

Nous partons, plan en main, pour le quartier de *San Telmo* où nous pensons voir du tango dans la rue. La ville semble dormir est-ce dû à la forte chaleur ou au fait que nous sommes samedi ? Je me pose toujours la question.

Tout semble fermé sauf une galerie marchande luxueuse, où nous retrouvons les grands noms français, comme, Dior, Cardin, Vuitton etc.

Un marché couvert abonde de petits commerces alimentaires de toutes sortes.

Les fleurs roses des Borachos commencent à éclore. La fleur ressemble à une fleur de lys. C'est la fleur nationale.

Nous arrivons au cœur de *San Telmo*. Partout, des ateliers de théâtre, de danses, d'artistes en tous genres, de minuscules petits bars, beaucoup d'antiquaires également. Du tango, pour le moment, rien. Il est presque 19h, nous nous installons sur une place ombragée, couverte de tables, il y fait bon y prendre un verre. Une chanteuse accompagnée d'un accordéoniste met de l'animation, du tango, toujours rien.

Taxi pour le retour.

Nous faisons un peu de frais de toilette pour manger. Un 3*, il faut être à la hauteur. *Jacky* sort son pantalon de toile beige, chemise assortie, se désespère du repassage de celle-ci qui laisse à désirer. Moi, je mets mon ensemble pantacourt beige et mes chaussures dorées.

Au 1^{er} étage, c'est la même salle qui sert de bar et de restaurant. Nous sommes, pour le moment, les seuls clients. Nous choisissons une table en fonction des taches de gras sur les nappes. Elles sont toutes dans le même état. Sont-elles sales ou est-ce les lessives qui n'arrivent pas à débarrasser le tissu de ces auréoles ? L'hôtel pourrait être parfait, il lui manque la direction d'une main ferme. L'arrière du comptoir de la réception est encombré et négligé, les employés préfèrent la télé que le rangement, nos serviettes de toilette ont des trous, les rideaux de notre chambre sont très jolis, seulement, le lambrequin est détaché à une extrémité et ici, les nappes sont désastreusement tachées. En dehors de tout ça, la serveuse est d'une gentillesse extraordinaire. C'est elle qui prépare le dîner avec une aide et quel repas ! Chacun : deux tranches de jambon + deux tranches de fromage pour l'entrée, un steak + salade pour le plat principal et glace pour le dessert. Nous demandons vin et eau, tout est possible, elle ne note pas le N° de chambre. Tout est-il compris dans notre voucher d'Aerolinas ?

Nous allons marcher un peu avant de remonter dans notre chambre.

Il est 22h et il fait encore 27°. Le pied !

Dimanche 26 janvier

Toujours les mêmes nappes et la même serveuse au petit déjeuner. Combien d'heures fait-elle par jour ? Ici, nous sommes très loin des 35h !

10h, embarquement pour **Tucuman**, à bord, toujours, d'un Boeing 737.

Nous survolons le *Tigre* et son dédale de canaux, un grand fleuve qui déroule son ruban argenté, les mines de sel et une campagne de champs et de végétation. Nous sommes loin de la steppe *Patagonienne*. Nous distinguons également des estancias : des habitations et autour à perte de vue, des terres cultivées.

Escale à **Cordoba**. Une charmante jeune femme vient s'asseoir près de *Jacky*. Elle entend notre français et nous adresse la parole. Elle s'enquiert de notre voyage et nous donne mille et un conseils afin que nous profitons de tout dans la région de **Salta**. Nous devons manger des empanadas, du locro, des lomos de lamas, du matambre de porc. Il faut acheter les bijoux en argent à **Tilcara** ou à **Jujuy**... Je note, je note. Elle est spécialiste des yeux. Je ne peux m'empêcher de lui exposer le cas de *Jean-Yves*. Sans le

voir, elle comprend ce qui est arrivé et, hélas, ne donne pas beaucoup d'espoir pour le recouvrement de la vue. Aurais-je dû poser la question ? Une bise sur la joue de notre charmante voisine et nous descendons (elle continue jusqu'à *Jujuy*).

12h45, nous sommes devant l'aéroport de **Tucuman** et... il n'y a pas de chauffeur.

13h, Jacky appelle *Tastil*.

Pas d'affolement, en **Argentine**, un problème = une solution.

Il faut rappeler dans 15mm.

Nous devons nous tenir prêts au bord du trottoir à 13h 30 le chauffeur sera là.

14h, toujours personne.

Il fait une chaleur cuisante. Je m'occupe en regardant le manège de papillons blancs sur des fleurs rouges.

Il arrive...Il arrive.. Répond-on à *Jacky* qui a rappelé une nouvelle fois.

Il est près de 14h15 lorsque se présente *Luis* et sa Renault 19, qui fonctionne au gaz.

Détour par le centre ville de **Tucuman** pour prendre une guide qui parle le français ! Est-ce pour que Luis ne fasse pas le trajet tout seul, ou est-ce vraiment pour que nous ayons un guide dans notre langue ? J'espère que c'est pour la première solution. Malgré tout, nous apprécions, *Marina* est sympathique et surtout, son français est excellent. Son grand-père était de *Lille*. Elle a fait quelques voyages en **France** et en **Suisse**. Elle complète nos informations concernant l'alimentation du nord-ouest. Nous devons aussi manger : de la casuela de cabri, des humitas, des tamales, du cuaresmillo, du queso avec de la confiture de cayote ou du miel de canne ou de la confiture de leche. Aurons-nous assez de temps pour tout goûter ?

La région de **Tucuman** n'est qu'un immense jardin. Il y pousse : de la canne à sucre surtout, du soja, des haricots, des agrumes etc.

Arrêt à l'hôtel « Las Thermas », là où nous aurions dû dormir hier soir. Cela aurait été l'occasion de prendre un bain relaxant. Tant pis.

19h, nous sommes à **Salta**, à l'agence « Tastil ». Le temps de faire nos adieux à *Luis et Marina* et nous sommes repartis avec *Maurizio*, dans sa Mégane de 403.000km au compteur !

Nous sommes en été, les orages, nombreux, ont provoqué des éboulements et la route se termine en piste.

22h, nous sommes enfin à **Tilcara**. Nous n'y comprenons plus rien, **Maurizio** rentre à **Salta**. Il reviendra demain matin pour 9h30. Pourquoi ne reste-t-il pas dormir ici ?

A cette heure tardive, pas de temps à perdre pour aller visiter le village et trouver un endroit où nous restaurer. Sur la place, le marché tire à sa fin. De « la Serenata », festival de musique qui a lieu en ce moment, nous ne voyons rien.

Enfin un petit restaurant accepte de nous servir si nous patientons un peu. Debout au bar devant une bière, nous conversons avec un jeune couple, qui patiente aussi. Lui est Belge (décidément, nous finissons par croire que Michel notre guide du Vietnam avait raison : les Belges sont les plus grands voyageurs), elle, est Argentine. Ils sont mariés depuis une semaine. C'est elle surtout la grande voyageuse et pour leur voyage de noce elle entraîne son mari sur les chemins de l'**Argentine**, de la **Bolivie** et du **Pérou**. Dès qu'une table se libère, nous la débarrassons toutes les deux et nous nous installons tous les quatre autour.

Un bisou, comme il est de coutume ici. Nous leur recommandons la prudence, le bus de préférence au stop et surtout nous leur souhaitons un très beau et bon voyage, comme nous le ferions pour nos enfants.

Le ciel est une prairie d'étoiles. Il fait une légère fraîcheur. Nous sommes à 2465m d'altitude.

Lundi 27 janvier

Le village s'éveille. La fraîcheur de la nuit est déjà oubliée. La place centrale est encore calme. La petite église, dans toute sa simplicité, aussi.

9h20, *Maurizio* est déjà là.

Nous commençons par la vallée d'**Humahuaca** pour profiter du meilleur ensoleillement.

La route se faufile au milieu d'une montagne nue, constituée de roches aux couleurs vives qui vont du beige à l'aubergine en passant par le rose, le lilas, le bordeaux, entremêlés de gris et de vert bronze. Ce mélange de couleurs minérales est inouï.

Le marché a envahi la place du village de **Pumamarca**. Je retrouve les marchés péruviens et les articles faits main: les ponchos, les gilets, les châles, les bijoux en argent et aussi ces tout petits pots en terre cuite que viennent me vendre des enfants. Près de la place, un énorme caroubier de plus de cinq cents ans étale ses larges branches pour une ombre bénéfique.

En revenant sur **Tilcara**, nous nous arrêtons sur le site archéologique de *Maimara*. Les bases des habitations, ainsi qu'une maison complète, sont reconstituées, nous avons un aperçu de la façon de vivre des Diaguites dans ces Pucaras.

Au musée archéologique de **Tilcara** sont exposés des poteries, retrouvées lors de fouilles dans cette région. Une salle est consacrée à l'exposition de masques de carnaval, faits en bois. Dans une autre salle, la représentation de la Pachamama, la déesse mère à qui, chaque année, à la Toussaint, sont offerts des présents, y compris cette céréale : le quinoa.

Un grand calme règne à **Humahuaca**. La ville fondée en 1590, compte maintenant 10.000 habitants, quatre écoles primaires et trois secondaires. Nous sommes à 3000m d'altitude. Il faut marcher lentement. En haut d'un grand escalier se dresse le monument de l'indépendance.

Jean-Pierre, un autre chauffeur guide de « Tastil » nous aborde et nous propose comme guide une jeune femme qu'il a avec lui en formation et qui parle le français « ce sera plus confortable » nous dit-il. OK si *Maurizio* est d'accord. Lui-même parle un très bon anglais et sait une multitude de choses.

Repas tous en commun à la « Pena de Fortunato ». Nous avons la meilleure table, réservée par *Maurizio*, juste devant la scène où va se produire, pendant le repas, le patron et son orchestre. Ils ont les ponchos des gauchos, rouges, bordés de noir depuis la mort de leur chef. Ce repas avec musique me rappelle terriblement le **Pérou**. A la fin de ce concert le patron joue d'un instrument au son grave et rauque. C'est l'Erque. Il est fait d'une tige de bambou d'environ 2m/2m50 de long terminée par une corne en fer blanc qui produit ce son si particulier. Tout en soufflant, **Fortunato** tourne sur lui-même en tenant levé son instrument de musique. Cela demande une certaine force des bras et instinctivement, les clients assis aux tables devant, baissent la tête. C'est un ancien instituteur, qui a fait un séjour en **France** et qui depuis quelques années se consacre à la poésie et à la musique, ainsi qu'accessoirement à son restaurant.

Obéissants, nous commandons un locro, soupe de viande et de légumes mélangés, un délice. Pour le dessert, ce sera, queso accompagné de confiture de Cayotte (potiron ?)

Voici un poème de Ramos Fortunato :

Quand tu arriveras à Humahuaca

Quand les rouges montagnes toucheront le ciel,
Quand les étoiles seront à la portée de tes mains,
Quand le bruit du silence amoindrira ton âme,
Alors tu seras arrivé à la terre de Runas,
La Quebrada bénie d'Humahuaca !

Quand tu verras le colla jeter ses micocouliers,
Avec ses couplets, grattant la terre,
Il faut que tu comprennes que c'est lui-même,
Et qu'il n'est copie de personne,
Il est original comme le soleil, la pierre, la roche le sel.

Il faut que tu comprennes que ces montagnes bleues,
Appartiennent, elles aussi, à la patrie que tu aimes.

Alors, mets-toi à *Genoux*, embrasse la terre, donne un coup d'alcool
A la Pacha et laisse, entre les pierres plates, quelques petites
Feuilles de coca, bois, coquea et danse, comme le colla.
Parce que cette terre est, elle aussi, à toi !

Runas= homme des montagnes/ **Pacha**=Pachamama, la mère terre/ **Coquea**=Mâcher la feuille de coca.
Tout au bout de la ruelle qui nous ramène à la place, beaucoup de personnes, assises à même le trottoir, attendent l'ouverture de la banque pour toucher leur salaire ou leur pension.

Magnifique chapelle d'*Uquia*, construite en 1691. Elle a un beau retable doré et surtout des tableaux, peints par un aborigène, qui représentent des personnages espagnols.

Un peu après *Huacalera*, nous passons le tropique du capricorne.

Nous rejoignons *Salta* par la route de la corniche. C'est la campagne, les étangs (retenue d'eau par un barrage), les champs bien verts où paissent les vaches et les chevaux. C'est la forêt dense de la Selva, où poussent, les cedros, les laurels, les helechos et des fraises des bois sans goût. Les oiseaux chantent, heureux.

Le village de la *Caldera* porte le nom de la fonderie de cuivre, la rivière qui traverse le village porte le même nom.

Nous avons passé une journée formidable. Nous arrivons à **Salta** avec de belles images plein la tête.
Je remercie *Caroline* et *Maurizio* de cette journée « en famille ».

A l'hôtel « Crystal », à **Salta**, nous ne pouvons pas être plus au centre de la ville où, à cette heure, 20h15, l'animation est à son comble.

Repas au restaurant « La Posta ». Dans une tonnelle véranda des plantes à larges feuilles donnent l'impression d'être en forêt tropicale. Le cabri, cuit à la parilla est un peu sec et la quantité de beaucoup supérieure à ce que nous pouvons ingérer. Une glace pour deux en dessert, ne sera qu'une gourmandise.

La place du *9 juillet* est mise en valeur par d'habiles éclairages sur les bâtiments qui l'entourent. La cathédrale est en rénovation. Les bancs sont tous occupés, parfois par de jeunes couples avec leur bébé. Les personnes sont venues chercher le frais de la nuit. Il est minuit.

Mardi 28 janvier

La journée commence sous les meilleurs auspices. Nous doutions d'avoir notre petit déjeuner à 6h et pourtant, lorsque nous descendons, le réceptionniste a fait couler nos cafés et les croissants sont déjà là.

A 6h30, *Caroline* que nous retrouvons et *Maurizio* sont là pour un départ « à l'heure ».

Nous sommes dans la vallée de *Lerma*. Là, dans les champs poussent des haricots et surtout du tabac.

Le village de *Campo Quezano* « porte des Andes » est né le 9 juillet 1921, le jour où a commencé la construction du chemin de fer pour le train des nuages.

Nous entrons dans la vallée du *Toro*, nom du fleuve que nous suivons. Les orages de cet été ont formé des ruisseaux qui traversent la route. Nous longeons la ligne de chemin de fer et nous commençons à voir les viaducs « à la Eiffel » qui enjambent le fleuve ou les vallées. La montagne, ici aussi, est grise, beige ou rouge, les champs vallonnés devant très verts. Sur des kilomètres, les terrains sont couverts d'herbe de pampa, dont les plumeaux ondulent sous le vent. Les chevaux en toute liberté vont et viennent. Les bergers et bergères gardent leurs troupeaux de moutons. Quelques habitations sont isolées de tout. Le paysage, qui défile devant nos yeux, n'est qu'une série de tableaux

A **Tastil** « pierres qui sonnent », sur un xylophone de pierres alignées au musée, il est possible de jouer une mélodie. Un commerce fait office de bistrot, d'épicerie, de tout et la grange contiguë sert de salle des fêtes. Dans le petit jardin, la plaza, un lama tient compagnie à des campeurs qui ont dormi là cette nuit.

Le musée est tenu par une femme, distinguée, cultivée et surtout passionnée. Le site archéologique est un peu plus haut. Nous sommes à 3000m, il fait une chaleur cuisante sur ce site pierreux où ne poussent que des cactus très hauts et droits « les Cardones ». Le site qui n'est pas restauré nous montre un village à

l'image de celui de *Maimara* d'hier. Des maisons rondes, les petites cours privées et les places qui servaient aux travaux communs. Cette ville devait compter 2.500 habitants.

Nous passons le col à 4.080m et nous apercevons la neige sur le sommet du *Nevado de Acay* qui lui, culmine à 5.950m.

La voiture chauffe. Nous mettons toute notre réserve d'eau dans le réservoir et ce n'est pas suffisant, un routier « sympa » complète le niveau.

Nous visitons à peine le village **de San Antonio de Los Cobres**. *Maurizio*, inquiet, cherche à faire réparer la voiture et *Caroline*, toujours anxieuse de notre confort, nous conduit directement au restaurant « El Aguila ».

Nous, ce que nous voulons, c'est nous rendre au fameux viaduc : le plus haut du monde.

Impossible !

Pas plus *Caroline*, qui s'enquiert de savoir ce qu'il y a au menu du restaurant, alors que nous nous en fichons complètement, que *Maurizio*, n'accèdent à notre demande. Ce n'est qu'au moment du départ, que les institutrices qui prennent leur repas près de nous, nous font savoir qu'il y a des compagnies au village qui font cette ballade, pour laquelle il faut compter une heure et demi.

Maintenant, il est trop tard.

Seule consolation, les enfants viennent me voir par la fenêtre du restaurant, je les prends en photo avec mon appareil numérique et à chaque fois qu'ils se voient dans l'écran de l'appareil, c'est un rire général et je dois photographier chaque nouvel arrivant. Le rire étant contagieux, les motards à la table à côté sourient aussi.

Autre bonheur, lorsque nous sommes à la gare, la dernière gare du train des nuages sur le territoire argentin, plus loin, le train rentre au **Chili**, nous avons la surprise de voir quatre enfants, les joues cuites du soleil d'altitude, venir nous chanter une mélodie. Des biscuits à chacun en remerciement et en route.

Maurizio se signe pour demander la protection du ciel pour la voiture qui n'a eu qu'une réparation de fortune.

A peine suis-je dans la voiture que j'ai la nuque bloquée, un étau m'étreint la tête, les yeux me brûlent et il semble que mes joues enflent. C'est le mal d'altitude. **A San Antonio**, nous étions à 3775m. Un premier cachet ne fait rien, un second est plus efficace et le retour en plaine ne me laisse qu'un vague souvenir de ce malaise.

Maurizio, continue ses prières jusqu'à **Salta**, ensuite, il se sent en sécurité.

Un violent orage a inondé la route, elle est tout juste praticable dans certains endroits.

Nous traversons la ville de **la Merced**, capitale des fleurs. Une belle roseraie fleurie dans le parc de la ville.

Ce soir, luxe, nous logeons à la finca « d'Ampacachi ». Nous sommes à 85km de **Salta**. Salon, chambre et grande terrasse c'est superbe. La patronne, une belle jeune femme d'environ 35/40ans nous accueille. Pour manger ce soir, nous avons le choix entre un restaurant à 9km ou acheter des provisions à la station d'essence-épicerie, de l'autre côté de la route. Nous choisissons cette deuxième solution.

Le village n'est composé que de quelques maisons, pourtant, il a sa plaza comme les villes. L'ombre est donnée par de très beaux arbres bouteilles, nom donné à cause de la forme de leur tronc resserré au sommet et dont l'écorce lisse nous fait penser aux baobabs.

Noémie, qui, demain nous préparera le dîner, indique à *Jacky* où se trouvent la vaisselle et la salle à manger. Nous serons bien, là, pour notre repas de fortune de ce soir.

Mercredi 29 janvier

Maurizio est parti en vacances, il est remplacé aujourd'hui par *Mario* qui est toujours accompagné par *Caroline*. La voiture est un pick up Toyota, ce qu'il nous aurait fallu hier.

Il pleut.

Sûrs de nous rendre au parc *El Rey*, comme l'indique notre programme, nous ne parlons pas de la journée qui commence. Ce n'est qu'après avoir roulé plus de deux heures et que Caroline nous annonce encore deux heures de trajet, que nous demandons des explications.

Le parc *El Rey*, après les orages de ces dernières semaines est impraticable, nous nous rendons dans un autre parc, beaucoup plus au nord. Désespérés, nous n'avons pas la présence d'esprit de demander un retour sur **Salta**.

Nous achetons des empanadas que nous mangeons dans la voiture pour ne pas perdre de temps.

Ce parc n'est qu'une immense forêt très dense. Pas de chemins pédestres. Pas de fleurs. Pas d'animaux. La Penachio, une herbe de pampa rose et quelques papillons bleus et orange sont les seules notes de couleur de ce paysage vert.

L'orage qui menace inquiète Mario et nous reprenons rapidement la route.

A l'entrée de **Salta**, je demande un tour de ville. Malgré sa fatigue, Mario accepte et nous fait faire le tour des grandes églises : La cathédrale Saint Francisco et l'église de la Vina.

Il est 19h lorsque nous nous quittons. Il reste encore 1h30 de route à *Mario et Caroline*.

Pour nous remettre de cette journée extrêmement décevante, nous prenons l'apéritif, installés comme des pachas sur notre terrasse, confortablement assis dans de profonds fauteuils aux moelleux coussins jaunes, laissant s'évanouir sous nos yeux les dernières lueurs rosées du jour.

20h30, des odeurs de cuisine chatouillent nos narines. *Noëmie* est arrivée sans faire de bruit et le repas est prêt. Deux entrecôtes chacun, cuites à la plancha, accompagnées d'un grand saladier de salade verte et tomates. En dessert un flan au citron.

Malgré l'heure tardive, il est 22h, la patronne accepte de nous faire visiter le musée de la finca (chambre d'hôte). Nous retrouvons les poteries typiques de la région et quelques selles et ustensiles des premiers gauchos et habitants de cette maison qui au départ était une estancia puisqu'elle ne faisait que de l'élevage, alors qu'actuellement elle partage ses activités entre cultures et élevage.

Jeudi 30 janvier

Nous retrouvons notre « Megane-scenic » réparée, *Caroline* et un nouveau chauffeur : *Walter*.

Echaudé par notre journée d'hier, *Jacky* tient, ce matin, à voir avec *Walter* la route prévue pour la journée.

Nous faisons des adieux chaleureux à *Noëmie*, qui reste sur le pas de la porte pour nous faire un signe de la main jusqu'à notre éloignement complet.

Sur notre droite, le paysage est un tableau chinois. Noyés de brume, les différents sommets s'étagent du gris perle au noir.

Nous prenons la route 33 à *El Carril*. Nous sommes dans la *quebrada d'Escoipe*. Les chevaux en liberté se promènent le long de la route. Le soleil joue avec les arbres. C'est un matin délicieux.

Dans une boutique de bambous, au bord de la route, un jeune homme vend des pêches. C'est la saison et la spécialité de la région.

Le village de **San Fernando de Escoipe** n'est composé que d'une église et d'une école. Les habitants sont éparpillés à travers toute la vallée.

La pluie d'hier, dans la région de **San Antonio de Los Cobres**, à blanchi le sommet du *Nevado de Acay*.

Notre pause café, nous la prenons à 2000m d'altitude au restaurant « El Maray » (le pilon en Quechua). C'est un vrai relais de montagne avec comptoir et tables en bois de façonnage rustique. Il y a aussi deux chambres confortables. Il doit être agréable de passer une nuit ici.

Nous montons la *Cuesta del Obispo* (la côte de l'évêque). La vue sur la vallée m'enchant. Une succession de collines noyées de soleil et de brume d'un côté, des sommets enneigés, au loin, de l'autre.

Au point culminant, 3348m, une chapelle la *Piera de Los Obispo* est dédiée à St Raphaël et autour de sa statue, sont déposées des offrandes à la Pachamama, dont des mégots de cigarettes ! Au bord de la route,

une meule à huile, montée de **Cachi**, avait pour destination **Salta**, les porteurs épouvantés par la descente, l'ont laissée au col.

Juste avant un étroit passage, *Walter* s'arrête au bord de la route. Il nous explique que le mille-feuille de roches qui ferme ce passage est dû aux vagues sous-marine qui, il y a des millions d'années ont formées ces plaques, bien avant que tout ceci ne se soulève et viennent à l'air libre former le sol sur lequel nous marchons.

Au pied de ce rocher, une petite maison et un vieil homme qui avance avec un déambulateur. *Walter* pense qu'il a plus de 80ans. Il lui remet quelques menus cadeaux.

Nous sommes dans le parc de *Los Cardones*. Après un paysage très vert, l'autre côté du col change complètement, le plateau devient sec.

Walter veut savoir si nous aimons les surprises ?

« Oui, si elles sont bonnes ! »

Sitôt dit, sitôt fait. Nous tournons à gauche, route 42 pour un spectacle grandiose. Nous sommes sur la planète mars, la planète rouge. Un sol, de pierres et de dunes de sable, du rose au rouge foncé parsemé de cactus et tout au loin les sommets enneigés.

La surprise était excellente.

Demi-tour pour reprendre la nationale 40, appelée *Tin Tin*. Nom donné à cette route par les Indiens en entendant les cloches qui pendaient aux cous des animaux que les Espagnols faisaient paître sur le plateau. Cette route, parfaitement droite à été tracée une première fois par les Indiens qui, pour en faire le tracé, allumaient des feux à distance régulière. Les Espagnols n'ont fait que l'agrandir. Des cactus, partout des cactus, c'est une forêt qui s'élève au-dessus d'un parterre d'Amancay, ces fleurs jaunes, qui ressemblent aux jonquilles et dégagent un arôme de sucre et de lis.

Il est midi lorsque nous arrivons au village blanc, très blanc, très calme, presque trop, de **Cachi**. La place centrale semble endormie à l'ombre des poivriers et des pins.

Le musée est très bien présenté et explique la vie des Indiens Calchaquis dans ces vallées. *La dame de Cachi*, momie trouvée dans les environs, dort dans sa boîte de verre.

L'église est aussi toute blanche et elle a la particularité d'avoir trois cloches alignées en façade. A l'intérieur, le plafond, le plancher, les stalles, sont en bois de cactus. Posé sur un brancard, une petite statue de San José, patron des cultivateurs, est habillé d'un ensemble pantalon veste et à ses pieds sont déposées des offrandes de fruits et de légumes.

Par la ruelle pavée, nous gagnons le restaurant « Del Sol » où nous dégustons un Casuela de Cabri, suivi en dessert d'un cuaresmillo, fromage avec figues confites.

Devant notre intérêt pour les sites archéologiques, *Walter* nous arrête à *La Paya*. Le site est complètement intact. Il faut bien regarder pour découvrir, comme à *Tilcara* ou à *Tastil*, les soubassements de pierres des maisons, toujours selon, la même architecture. Au sol, des morceaux de poteries gisent, abandonnés.

Au bord de la route, une jolie église en pierres sur fond de montagne.

Les oiseaux picorent les fruits des cactus et sont posés tout au sommet de ceux-ci.

Dans un grand arbre, des dizaines de perroquets noirs font un boucan d'enfer, comme dirait Renaud, et je comprends mieux l'expression « bavard comme un perroquet ».

Détour par le petit village de **Seclanta**. Ici, c'est le domaine du tissage. Toutes les familles ont leur métier à tisser devant la porte. Là où nous nous arrêtons, c'est le mari qui manie la navette. L'église, blanche et construite en adobe comme toutes celles des *vallées Calchaquies*, à un décor intérieur enfantin. Les peintures, y compris celles du retable, représentent des feuilles et des fleurs dans des coloris pastel.

A **Molinos**, les lamas et les vigognes attendent de donner leur laine pour faire des ponchos hors de prix.

C'est le cheval qui sert de moyen de transport dans toute la région. Dans le village, le café est en bois, avec une barre devant la terrasse, pour fixer la bride pendant que le cavalier consomme à l'intérieur. C'est le far-west.

L'église *San Pedro de Nolasco* à la particularité d'avoir un chemin de croix réalisé en tapis indien, tissé en laine de lama.

La *quebrada de las Flécha* porte bien son nom. Dans ce paysage lunaire, de chaque côté de la route, le vent a taillé en pointe les hautes roches de grès, grises et blanches, qui, poussées par une main de géant, penchent légèrement. Pas la moindre végétation sur plusieurs kilomètres.

La route étroite est difficile, les blocs de roches tombés au sol montrent la fragilité des falaises.

Nous retrouvons la plaine et sa végétation. Les troupeaux de chèvres qui s'affolent au bruit de la voiture, tout comme une sorte de petit rat sans queue : le cuis (genre cochon d'inde, gris). Nous retrouvons aussi nos rochers rouges auxquels les derniers rayons de soleil mettent le feu.

Tour rapide du village d'*Angastaco*, qui ressemble à tous ceux de la vallée. Photo de l'église, construite selon l'architecture de *Cusco* au *Pérou* et classée monument historique en 1942 !

Un tour gratuit du village de *San Carlos* et nous voici, enfin à **Cafayate**.

Hôtel « Astoria » est près du centre et confortable.

Repas en ville. Il est 21h30 et les restaurants sont tous vides. Au hasard, nous nous installons à « la Carretera de Don Olegario ». Ma côte de veau, est une côte de bœuf, de génisse peut-être. Nous goûtons notre premier vin de *Cafayate*, celui de la casa. Il est très correct. En dessert Jacky choisi une tranche de coing et moi, des figues au sucre...très sucrées !

Sur la place, lorsque nous sortons, l'animation bat son plein. Il est possible de louer : des poneys, des tandems deux ou trois places, une sorte de rickshaw-vélo, etc. toutes les terrasses sont remplies. La vie se déroule la nuit.

Nous avons tant vu de choses, toutes plus belles ou plus surprenantes les unes que les autres qu'*Ampacachi* me semble à des lustres. Pourtant, il ne s'est écoulé que quelques heures depuis que nous avons quitté *Noëmie*.

C'était une journée exceptionnelle.

Vendredi 31 janvier

Sous un ciel décoloré de soleil qui joue le rouge et le noir avec les dunes à la sortie du village, nous entrons dans la *Quebrada de Cafayate*.

Trois faucons s'envolent. Un zorro se faufile derrière les roches. Les algarrobas (grands arbres qui donnent de longs haricots dont les graines très nutritives étaient mangées par les aborigènes) sont très prisés par les perroquets qui pérorent, sautent de branches en branches et s'envolent pour se rendre dans les nids creusés dans les falaises.

Nous sommes dans le Colorado de *Cafayate*. Les roches de grès rouge, sculptées par la pluie (très rare) et le vent ont pris des formes et des ressemblances qui donne libre cours à l'imagination.

Un éboulement de roches ferme une faille « la gorge du Diable », tandis qu'un espace large et rond entouré de hauts murs « l'amphithéâtre » a une telle acoustique que des concerts y sont organisés. Pour le moment, Caroline et moi faisons le test en chantant « Frère Jacques ».

Le Bréa est un arbuste qui semble venu d'ailleurs dont le tronc comme ses branches sont d'un vert vif qui tranche sur le sol rouge et le ciel bleu. Sa floraison jaune, laisse la place à un feuillage vert et à des gousses dont l'huile sert à fixer la céramique.

Hum, c'est le moment des Bodegas. Nous en visitons deux :

La Banda : bodega classique avec des fûts de chêne, le bois venait de France. Petit à petit, ils sont remplacés par des fûts faits dans du bois Américain et des fûts en inox.

Dégustation de *Vasija Secreta*, un blanc très parfumé et au goût très sec, ce qui est surprenant,

Et un *Lacrado*, rouge qui accroche le palais.

La Rosa, Michel Torino : Avec des capitaux Californiens, c'est l'usine.

Cintia, une charmante jeune fille, nous sert de guide. Elle connaît bien la cave qu'elle présente : ici, uniquement des fûts en inox, tout est mécanisé, de l'arrivage du raisin au collage des étiquettes.

Production 8.000.000 de litres par an
60% de rouge – 40% de blanc

Tinto 10.000kg/h pour le supérieur
25/30.000Kg/h pour le moyen

Blanco 8.000kg pour le Chardonnay
15/20.000 pour le moyen

Les vignes sont taillées en juillet/août

La récolte a lieu entre février/avril

Les vignes sont entre 1700/2000m d'altitude, ce sont les plus hautes du pays.

Dans des verres à pied, sur un beau bar en bois, nous dégustons, un Tannat, très correct et un Don David, excellent.

Intéressé par amitié, je demande la recette du Chablis. C'est un mélange de cépage, chenin blanc et de torrantes. Je verrai ce que vont en penser Sylvain et Monique, producteurs de Chablis en Bourgogne.

Il est urgent de manger pour éponger le vin dont les effets sont décuplés par la forte chaleur.

Je crois qu'il fait plus de 40°, ce serait du suicide de rester dehors. D'ailleurs la vie s'est arrêtée, il n'y a plus personne dans les rues.

Lorsque nous sortons à 18h, tout est encore très calme et lorsque vers 19h nous voulons goûter la glace au vin, spécialité de la ville, nous cherchons une terrasse à l'ombre.

La cathédrale, élégante avec ses cinq nefs, respire la sérénité. Dans la chapelle de gauche, inondée des rayons de soleil arc-en-ciel filtrés à travers le vitrail, un jeune homme joue de la guitare en chantonnant. Cette musique fine et claire va droit au cœur.

Avant la grande fête de la « serenata » fin février, ont lieu ce week-end, les éliminatoires. Alors que nous sommes attablés pour le dîner, 29 gauchos défilent autour de la place. Ils ont tous, devant les jambes, la guardamontes, cette peau de vache tendue en ailes de papillons, pour les protéger des épines dans les buissons. Le dernier gaucho est accompagné de son chien.

Pour 1 peso, nous nous rendons dans le parc où a lieu la manifestation. Un grand podium, une sono d'enfer, quelques spectateurs assis et les autres qui déambulent à la recherche de nourriture dans les nombreux comitas autour du parc. Les chevaux sont dans un enclos.

Je regrette de ne pas comprendre un enfant d'environ 7-8ans, qui m'adresse la parole alors qu'il caresse un cheval avec une infinie tendresse.

Samedi 1^{er} février

Enfin des vignes, nous commençons à nous poser des questions.

Une énorme araignée (petite nous dit Walter) de près de 15 cm traverse la route. Les cuis affolés se cachent sous les arbustes au bruit de la voiture.

Le site archéologique de Quilmes est merveilleusement restauré. Toujours la même architecture. La circulation pédestre se faisait sur les murs larges en pierres, autour des maisons. Ici vivaient environ 2.500

personnes, des indiens Quilmes et des Diaguites. Malgré leur âpre lutte, ils durent abandonner leur ville aux Espagnols.

Le musée à la Pachamama est immense et surprenant. C'est la folie d'un artiste. Des milliers de galets ont été nécessaires à la construction des bâtiments et des statues.

Midi, nous sommes à Amaicha del Valle, à 1997m, la ville compte 5.000 âmes et 360 jours de soleil... Ca fait rêver !!!!!

Au col d'Infernillo, 3042m, les lamas et les chèvres sont dans leur domaine.

Au cœur d'une vallée verdoyante, à 2.000m d'altitude, se niche Tafi del Valle. Beaucoup de cultures de haricots et de pomme de terre Sémilla. Dans ce village, où la température en fait un lieu agréable pendant les mois d'été, le cheval est roi. Il y en a plus que de voiture, ils sont attachés aux poteaux, aux arbres, partout. Les jeunes, presque des enfants (dès 9-13ans), se retrouvent sur leur cheval, comme le feraient les nôtres sur leur mobylette. C'est, pour nous, un autre monde.

La personne qui nous a proposé d'assister au spectacle de musique folklorique, nous a recommandé avec insistance d'être à 21h précise. Lorsqu'à 21h40, il ne se passe toujours rien, désolés, nous partons.

Le centre ville est très animé. Toutes les boutiques sont encore ouvertes et les clients sont nombreux. Nous trouvons encore une table au « Don Pepito ». Un chanteur dynamique met l'ambiance. Ses chansons des années 60-70, dont « la Bohème » de Charles Aznavour, sont souvent reprises par l'ensemble des clients, tous âges confondus.

Retour à notre hôtel le « Huayra Pura ». Les chambres donnent sur un couloir sous verrière, entre chaque chambre des plantes et des fleurs.

Dimanche 2 février

Réveil dominical de la ville. L'église dont seule la façade est en pierres est ouverte sur le côté. Des fidèles se préparent pour une cérémonie : messe ou baptême ?

Frederico est un bien mignon serveur de petit déjeuner. Il s'essaie à un peu de français et j'ai droit à une bise avant de partir.

La montagne se reflète dans le lac La Angostura, les chevaux y boivent, les pêcheurs attendent que le poisson morde, les canards font des galipettes. Le tableau d'un matin bucolique.

Le parc de Los Menhires n'est constitué que de quelques pièces minuscules. Grosses déception !

La route de montagne traverse une forêt dense et la végétation s'estompe dès que nous arrivons en plaine où là, nous trouvons toutes les cultures de la région de Tucuman, les agrumes, principalement des citronniers, et surtout de la canne à sucre, traitée, sur place, par cinq usines.

Tucuman est une grande ville moderne, seuls subsistent, autour de la place quelques bâtiments de style espagnol et d'inspiration française.

Le musée de l'indépendance est installé dans la maison qu'une dame avait généreusement prêtée, pour la signature historique, le 9 juillet 1816. Nous retrouvons tous les généraux qui nous sont devenus familiers au cours de notre voyage, leurs noms se retrouvent sur les rues de toutes les villes : Belgrano, Guemes, San Martin, etc...

Surprise au cours de notre repas au « Ti Nueva Estancia », nous sommes filmés par une télévision qui fait un reportage sur le vin. Celui qui nous est servi et que nous dégustons est de Mendoza. C'est l'un des meilleurs que nous dégustons.

Promenade dans le parc de 400hectares où se trouve l'autodrome, un lac et de grands arbres dont l'ombre et la fraîcheur sont aujourd'hui les bienvenues. Il doit faire 50° au soleil et le vent me brûle la peau.

Il nous faut quitter Walter et Caroline. Nous sommes à l'aéroport de Tucuman.

Nous décollons par un beau soleil qui disparaît bientôt dans une nuée blanchâtre, puis nous entrons dans une mine céleste et c'est la nuit complète. Les trous d'air succèdent aux éclairs, nous sommes collés à notre siège. La voisine de Jacky se signe et récite ses prières, l'appareil est si bousculé que je me demande si nous n'allons pas nous retourner. C'est le soulagement lorsque nous nous posons, sains et saufs.

Il pleut des cordes lorsqu'un chauffeur italien nous conduit, dans une Kangoo, à l'hôtel Hispano. Ses années en Argentine n'ont en rien altéré son bavardage typiquement d'origine.

Lundi 3 février

Journée entière en ville de Buenos Aires. Jacky hésite à aller à pied visiter le congreso situé au 1849 Yrigoyen... et nous ne sommes qu'au début de la rue ! Cela ne m'effraie pas, ce sera l'occasion de sentir la ville.

En levant les yeux, nous découvrons de très beaux immeubles de l'époque coloniale, parfois, hélas, encadrés de laideur. Si tous les porches sous lesquels nous pénétrons ne recèlent pas des trésors, il en est un, tout en marbre, en fer forgé, en sculptures et surmonté d'une superbe coupole qui excuse tous les autres.

Dans cette ville, il faut savoir ouvrir l'œil, ne pas hésiter à pousser des portes, à entrer dans des immeubles pour découvrir mille et une merveilles. Je regrette que les autorités n'aient pas d'avantage pris en compte la richesse du patrimoine et que les nouvelles constructions soient trop souvent faites sans tenir compte de l'environnement. Il n'y a aucun plan d'ensemble.

Certains bâtiments, exhibent leur carcasse délabrée, qui devient un terrain de prédilection pour les plantes qui prennent racines dans les interstices des murs, sur les balcons et sur les toits.

Est-ce dû à la récession, beaucoup d'arcades commerciales sont fermées. Depuis longtemps le rideau de fer est baissé.

Dans cette ville qui ne dort jamais, où certains commerces sont ouverts 24h sur 24, les autres, ceux de jour, ferment complètement la nuit. Inutile de vouloir « faire les vitrines » le soir ou le week-end.

Dans la rue la mode, est internationale, rien à envier aux parisiennes. Du nord au sud, pas une jeune fille ou jeune femme qui ne porte sa jupe ou son pantalon taille basse, les t-shirts sont un peu courts et laissent apparaître une jolie peau bronzée au niveau du nombril, les plus coquettes complètent leurs tenues « mode » par des sandales-mules à talon.

Après les grandes vacances d'été, c'est l'ouverture, aujourd'hui, du Congreso. La reprise est difficile. La plupart des portes sont encore fermées et notre jolie et charmante guide, avec beaucoup de mimiques réclame les clefs à gauche et à droite. Malgré tous ses efforts, nous ne verrons pas le dôme.

Taxi pour la Casa Rosada où nous devons revenir à 3h, heure pour la prochaine visite.

Repas à « la Posada de San Telmo ». Restaurant bon chic bon genre pour les clients tout aussi chics des bureaux voisins.

15h, c'est une erreur, il fallait s'inscrire ce matin. Jacky tient à cette visite et nous nous inscrivons pour celle de 17h. En attendant, nous marchons dans les rues et trouvons, enfin, une rue piétonne très commerçante. C'est la ville comme je l'aime. C'est le moment de faire nos achats : CD de Diego Torres et de Tango.

17h, nous sommes, enfin, à l'intérieur de la Casa Rosada. Je ne sais pas si Jacky veut vraiment découvrir cette maison ou y retrouver le parfum que Madonna y a, peut-être, laissé en tournant le film « Evita ». Les pièces sont richement décorées et la France est bien représentée par ses cadeaux et par les matériaux qui ont été employés : tapis des Gobelins, vase de Sèvres, vitraux, cristal de Baccarat, etc.. Ayant entendu notre

français, une touriste se tourne vers nous en levant les yeux et nous dit « Francia, que bella ! ». Sans être chauvine, je trouve qu'elle a raison.

Pour ne pas être pris, comme aujourd'hui, pour la visite du théâtre Colon vendredi, nous réservons au retour. Puis, de retour à l'hôtel, nous essayons de nous faire coquets, nous sortons au « Querandy » pour une soirée tango.

Le froid dans la salle me gâche un peu la soirée. La jeune femme à la table voisine grelotte autant que moi. Le repas est servi d'abord, puis vers 22h, commence le spectacle.

Quatre musiciens, dont un bandonéon qui à lui seul va donner le ton et le charme à cette musique si particulière du tango.

Entre théâtre et danse, quatre couples vont nous enchanter sur cette petite scène du Querandy, malgré un méchant poteau au milieu du podium qui nous coupe régulièrement les tableaux. Toute la vie du tango défile sous nos yeux en quelques figures. Entre timidité, force, violence, querelles, réconciliations et abandon des corps les uns contre les autres sur les soupirs du bandonéon. C'est toute la puissance et toute la sensualité de cette danse que ces danseurs auront su exprimer.

J'ai la chair de poule, des frissons au ventre et le coeur qui jouit de plaisir.

Dur de se retrouver « bêtement » dans la rue après un tel spectacle.

Mardi 4 février

Découverte du Tigre et de tous ses canaux.

Taxi jusqu'à la gare de Retiro, train jusqu'à Mitre, train du delta jusqu'à St Isidro où nous descendons mais, c'est une erreur. Après être allés jusqu'au port, force est de constater qu'il n'y a là que des bateaux privés. Re-train pour le delta où, selon les informations glanées auprès d'un autochtone nous devrions trouver tout ce que nous voulons.

Cette fois, c'est vrai, nous prendrons un catamaran qui part à 13h30.

Le bord du rio est très agréable. Il y a des bancs, des pelouses de jolis kiosques de style créole, tous les bâtiments des gares le long du trajet avaient aussi ce style. Dans ces kiosques de charmantes jeunes filles nous proposent des circuits ou des journées dans les îles au milieu du Delta.

Pour un tendor libre de 6 pesos, nous mangeons à volonté et délicieusement bon, de la cuisine Chinoise et Argentine au « Gigante Zhuaoguoliang ». C'est sûr, je vais finir par prendre des kilos, il ne faut pas venir dans ce pays si on fait du régime !

Un peu décevant cette ballade dans le delta. Est-ce dû au manteau gris qui nous a enveloppé toute la journée et a fait corps avec le Rio ?

Des bateaux rouillés attendent la scie qui mettrait fin à leur agonie, à moins qu'ils ne laissent le temps et la rouille avoir raison de leur résistance.

Quelques villas neuves ou bien entretenues, avec de grands parcs devant, dont certaines ont leur plage de sable fin devant la propriété donnent envie d'un séjour. Hélas beaucoup sont fermées, ou à vendre, ou à l'abandon. Toutes ont leur ponton car le bateau est le seul moyen de transport.

Cette promenade ne nous donne qu'un petit aperçu de ce labyrinthe que forment les canaux du delta.

Nous testons le métro pour rentrer de Retiro à l'avenue de Mayo.

Elena Melul est à Buenos Aires, je fais sa connaissance au café « Tortoni » devant une coupe de champagne argentin « chandon ». Ce café Tortoni est une institution. C'est le plus vieux café de la capitale. Il a vu le jour en 1858. C'est une atmosphère particulière qui se dégage de ses murs, une atmosphère due en partie à l'esprit des grands intellectuels qui sont passés ici. Au fond du café reste encore une salle de lecture aux murs de bois sombre, l'air y est religieux. A côté une salle où se produisent des jazzmen ou des danseurs de tango. Le décor de la salle est empreint de nostalgie, des colonnes corinthiennes, une verrière, des fauteuils en cuir et des photos d'illustres clients sur les murs.

Elena est une jeune femme enjouée et prolixe, elle veut tout savoir de notre voyage, les bons et les mauvais moments. En sa compagnie, le temps passe très vite et il faut le rappel de sa sœur pour que nous prenions conscience de l'heure.

Repas au « Cabildo de Buenos Aires », situé dans la rue Peru.

La banque de Boston, de style espagnol est magnifiquement éclairée.

Mercredi 5 février

7h30, le remis nous cueille pour nous conduire à la gare du Buquebus. Nous allons traverser le delta pour deux jours en Uruguay.

La file est déjà longue pour le check in.

Dans un angle du hall, un excellent orchestre joue dans l'indifférence générale.

Contrôle de douane, de passeport et nous nous installons dans de confortables fauteuils sur ce géant des mers le « Eladia Isabel ».

2h30 de traversée et nous n'avons pas pris le scrabble. Nous sommes impardonnables.

C'est toujours un bus de la compagnie Buquebus qui conduit les passagers dans les différents hôtels de Colonia de Sacramento.

Le Leoncia est un trois étoiles, sans ascenseur. La chambre est petite, très soignée comme le reste de l'établissement.

Humer l'air de cette nouvelle ville, de ce nouveau pays, prendre des renseignements à l'office de tourisme, faire le change, et nous installer au restaurant « la Parilla El Porton ». Les prix sont deux fois et demie plus élevés qu'en Argentine. Les quantités sont les mêmes. Le vin est loin d'avoir le même niveau, c'est de la piquette.

15h15, tour de ville, compris dans notre séjour. Nous sommes surpris de partir en campagne, par une belle route bordée de palmiers et d'être déposés dans une estancia « la Arenas » dont les propriétaires sont des collectionneurs impénitents. En quarante sept ans, ils ont accumulé des milliers de porte-clefs, de chopes de bière, de cartes de téléphone de cendriers etc... Pour l'instant, les femmes de l'estancia font des confitures dans un grand laboratoire attenant à la boutique où nous pouvons goûter et surtout acheter. Un peu plus loin dans l'enclos, différents animaux se côtoient : des cerfs, des poneys, des paons, des faisans, des pintades et des nandus.

La visite du centre historique se déroule sous la houlette d'une guide qui débite son « par cœur » à grande vitesse, sans se préoccuper ni de la compréhension de ses ouailles, ni du bruit des mobylettes qui passent et couvrent le son de ses paroles.

La ville est plus portugaise qu'espagnole. Il reste, le phare, la porte et un peu du mur des remparts, des maisons blanches, basses qui encadrent des rues pavées, notamment la rue des Soupirs, qui est restée en l'état.

L'église a, sur la gauche en entrant, une très grande crèche avec jeux de lumière et musique de circonstance.

Quelques restaurants et quelques boutiques de mode et de faïences bleues (les ajuleros portugais), tentent timidement, de faire battre le cœur de ce centre historique.

Assis sur une terrasse en bord de mer, devant un licuado (jus de fruits mixé avec de l'eau et du lait), nous attendons le coucher de soleil.

Nous ne sommes pas les seuls. Les quelques jeunes, adossés à la palissade se retrouvent bientôt cent cinquante et même plus. Ils arrivent de partout en scooter ou en vélo. Ils ont avec eux leur tasse à maté et leur thermos d'eau chaude et par petit groupe aspirent, avec la bombilla, l'incourtournable boisson. Ils ont entre quinze et vingt ans, pas plus. Une bise sur la joue et les échanges de paroles commencent, c'est un bruissement de voix qui s'élève dans le crépuscule. Ce rendez-vous de la jeunesse est un spectacle aussi chaleureux que celui du soleil qui rougeoit le ciel, se mire dans l'eau du Rio de la Plata et s'en va dans les limbes pour mieux renaître demain.

Il est plus de vingt heures lorsque nous retrouvons la ville nouvelle qui s'anime. Tout le monde est dehors, dans le jardin public, sur les terrasses ou tout simplement assis sur les marches, toujours la tasse de maté à la main.

Sur les larges avenues bordées de platanes qui ont été étêtés à 2m50/3m de haut et sont repartis en 2 ou 3 grosses branches dont les feuilles forment des tonnelles, les voitures roulent doucement, s'arrêtent pour laisser passer les piétons. Pas un seul feu de signalisation dans la ville, la circulation fluide ne les rend pas nécessaires.

22h, la bonne heure pour manger (les habitudes sont les mêmes qu'en *Argentine*).

Ce sera au « Black and White ». Jazz en live indiquait le prospectus que nous avons reçu au cours de notre promenade. Nous devons nous contenter de musique, en CD, ethnique, de tendance africaine, qui pour ma part, me plaît beaucoup. Le cadre du restaurant est agréable : murs en pierre, plafond en bois, tableaux d'artistes et portraits de musiciens aux murs. La serveuse, une très jolie métisse, est d'une gentillesse et d'une politesse à faire craquer. Quant au bife de lomo il ne peut pas être plus tendre et savoureux. Le vin, en bouteille cette fois, ne nous réconcilie pas vraiment avec les vins uruguayens.

Dans plusieurs rues de la vieille ville sont stationnées de vieilles voitures dans lesquelles nous pouvons nous installer, le temps d'une photo.

Jeudi 6 février

Hier nous avons parcouru la ville de long en large, aujourd'hui, c'est plage ! La ville en compte plusieurs kilomètres, le ciel est d'un bleu intense et l'ombre d'un arbre est plus difficile à trouver que le soleil.

La température de l'eau est agréable. Je dois m'habituer à sa couleur brune et à ses minuscules points verts d'algues qui restent en suspensions. En pensant au froid et à la neige que je vais trouver dans deux jours en France, j'apprécie énormément mon bain dans le Rio de la Plata.

Jacky, parti se dégourdir les jambes et fuir le soleil trop cuisant pour lui, revient avec une bonne adresse pour notre repas de midi le : « El Assador ». Deux côtes de porcs chacun + un grand plat de salade et tomates + des frites et en dessert : du fromage, genre Edam, accompagné de dulce de leche, dont les Uruguayens semblent aussi friands que les Argentins.

18h45, le bateau glisse sur l'eau et nous nous perdons dans un extraordinaire coucher de soleil qui joue avec quelques cumulus de brume à la surface de l'horizon.

Dernière nuit à l'Hispano et pour que nous gardions un bon souvenir, c'est la plus belle chambre de tout notre séjour.

C'est incroyable, mais nous avons faim et nous n'envisageons pas de nous coucher sans manger un petit quelque chose !

Dans la direction que nous avons prise, il reste peu d'établissements ouverts. Nous retournons au « Cabilto de Buenos Aires ». C'est un endroit de bon goût. Les nappes sont vert amande, le carré dessus est à fleurs assorti au gilet des serveurs, le bar est en bois.

Nous nous étions promis de boire un Don David de Michel Torino, c'est le dernier moment et il y en a sur la carte. Hélas, pas dans la cave, le garçon nous propose un Lacrima d'une cave de Mendoza ! Comme la première fois que nous sommes venus manger ici, avant d'avoir passé notre commande, le serveur nous apporte un petit empanada et une tranche de pizza, c'est pour la bienvenue. Ensuite, Jacky commande une salade aux fruits de mer et moi, un mini-bife de lomo, qui déborde de mon assiette et en garniture une compote de manzana (pommes), servie sucrée, que je mange en dessert.

Dans la rue, comme chaque soir, les « cartonneros », comme ils sont appelés, c'est-à-dire des familles qui ont perdu leur emploi ou des jeunes de 18-25 ans qui n'en ont pas encore, trient dans les poubelles tout ce qui pourra encore être marchandé et qui leur permettra de subsister.

Il est plus de minuit et, j'achète au kiosque « 25h » le vin que je veux rapporter.

Nous croisons Elena Melul qui sort de l'Hispano en compagnie de sa sœur. Elles reviennent du Querandy. Dernière coupe de Chandon au Tortoni en leur compagnie et nous nous quittons aux alentours de deux heures du matin. Il fait si bon que cela me coûte de rentrer, j'aimerais pouvoir continuer de marcher et marcher encore dans les rues de la ville (presque) endormie.

Refaire entièrement la valise. Elle pèse un âne mort !

Est-ce ce mois de vacances qui se déroule dans ma tête ? Malgré l'heure tardive, je ne trouve pas le sommeil !

Vendredi 7 février

Derniers jours, dernières heures. Pour ne pas nous donner de regrets, le ciel s'est mis en deuil. Il ne fait que 20° et les premières gouttes ne vont pas tarder à tomber.

Métro pour le théâtre Colon. Magnifique endroit. L'acoustique exceptionnelle est égale à celle de l'opéra Garnier de Paris ou de la Scala de Milan. Construit sur l'ancienne gare en 1890, il a été inauguré en 1908 avec l'Aïda de Verdi. Il y a 2500 sièges et 3000 personnes peuvent assister aux spectacles. Les français, ici aussi, ont apporté leur savoir : pour les plans, les peintures, les lustres etc...

A l'abri de la pluie sous une avancée de toit, un adolescent des rues, avisant mon appareil photo, veut bien poser. En voyant son portrait dans la fenêtre de mon appareil numérique, il reste tout d'abord sans voix puis, cela l'amuse beaucoup, tout comme le vieux monsieur qui l'accompagne.

12h, nous sommes à l'aéroport pour un décollage à 15h.

Grignotage d'empanadas. Change de nos derniers pesos. Achat de biscuits avec la monnaie qui reste et quand nous n'avons absolument plus rien, nous apprenons qu'il y a une taxe à payer et nous sommes obligés de la régler en dollars !

A 15h précise, notre Boeing 747 roule sur la piste et nous arrivons avec de l'avance à Madrid.

Nous repartons pour Paris à bord d'un Airbus 310-300.

A Roissy, il fait froid, gris, triste, nous sommes bien loin de l'Argentine. Il me reste les gravures du disque dur de mon cerveau et les photos qui dans quelques jours remettront de l'ordre dans toutes ces images enregistrées.

Un pays magnifique à découvrir !